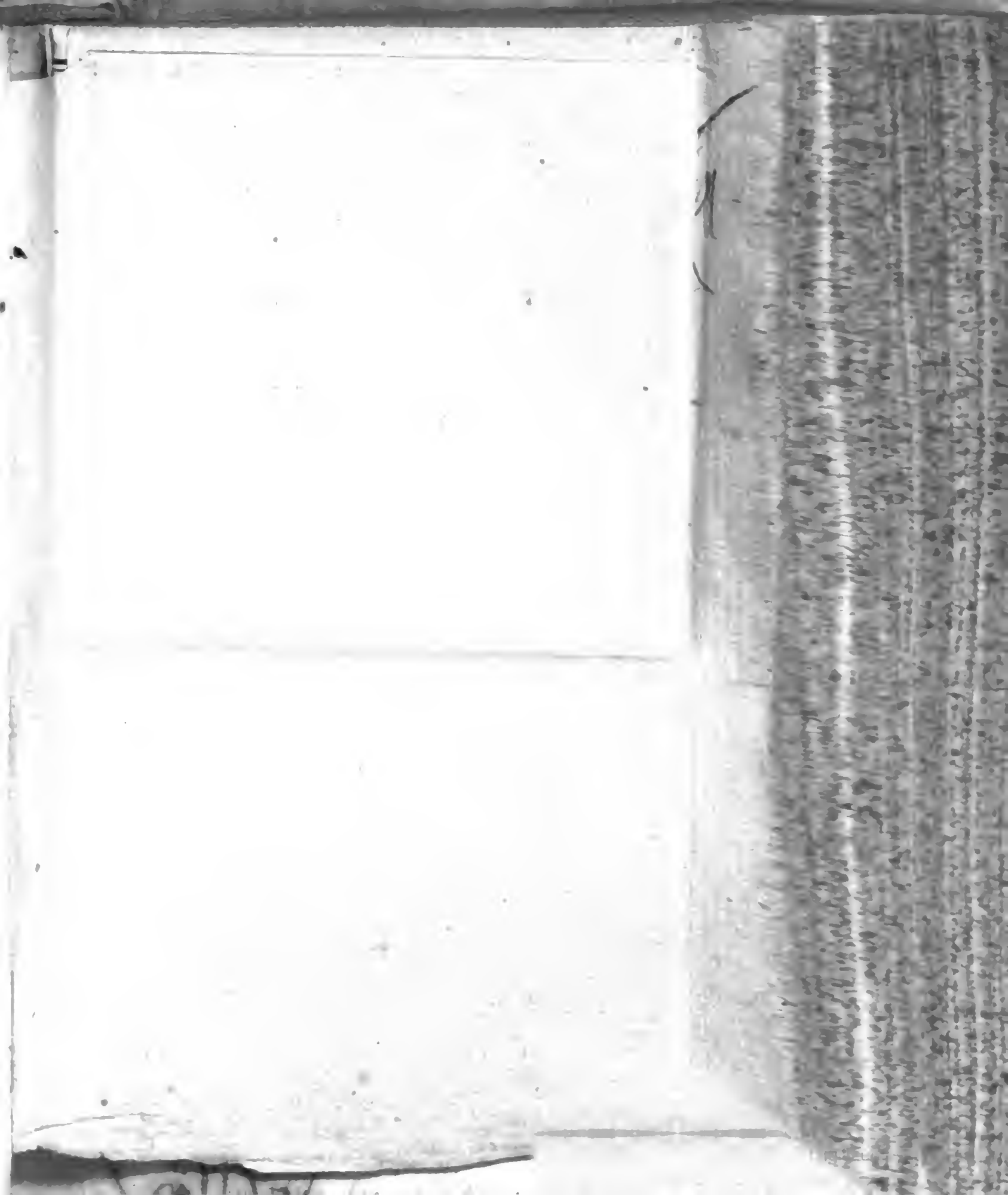
BIBLIOTHÉQUE
HISTORIQUE,
A L'USAGE DES JEUNES GENS.



Bosphore de Thrace
Chemmis
Thebes
30

BIBLIOTHÉQUE HISTORIQUE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS,

OU

PRÉCIS DES HISTOIRES GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES

DE TOUS LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES,

EXTRAIT de différens auteurs, et traduit de diverses langues;

PAR M. BRETON,

Traducteur de la Biblioth. géograph. de Campe.

TOME I.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,

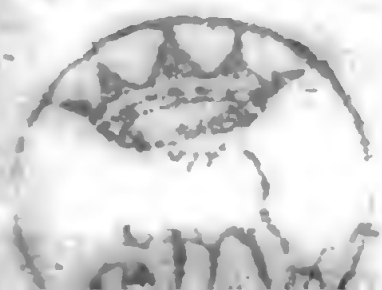
PAR W. MITFORD. TOME I.

PARIS,

F. SCHOELL, rue des Fossés S. G. l'Auxerrois, n. 29.

L. HAUSSMANN et D'HAUTEL, rue de la Harpe, n. 80.

1809.



PRÉFACE.

L'OUVRAGE que nous proposons au Public par souscription, n'a rien de commun, ni pour le plan, ni pour le but, avec la grande Histoire universelle, traduite de l'anglois, en 45 v. in-4°., et dont feu M. Anquetil a donné le Précis en 12 vol. in-12. Il n'a pas plus de rapport avec les Élémens d'Histoire ancienne et moderne de l'abbé Millot, et encore moins avec l'Essai sur les mœurs de Voltaire.

Ces sortes d'ouvrages sont sujets à deux inconvéniens principaux. Ou l'on y suit une mé-

thode purement chronologique, et alors ils se réduisent à une sèche énumération de dates et de faits mutilés; ou bien le rédacteur parcourt successivement l'histoire de chaque peuple, et, dans ce cas, son ouvrage manque de liaison et d'ensemble.

On s'est proposé pour ce recueil un système tout différent. C'est celui qui a été suivi avec tant de succès pour la Bibliothéque géographique de Campe. Il consiste à prendre isolément, à réduire, à abréger les ouvrages les plus estimés qui ont été publiés en différens idiomes sur l'histoire générale ou particulière de chaque pays, à en donner une analyse assez resserrée

pour n'offrir aucune superfluité, aucune digression fastidieuse, mais en même-temps assez étendue pour ne point exclure l'agrément et l'intérêt. On fera ainsi connoître l'histoire, sinon dans ses sources, ce qui seroit susceptible de beaucoup d'inconvéniens, du moins dans ses modèles les plus parfaits, en conservant le style et la manière propres à chaque écrivain.

Tracer l'histoire générale d'après une suite d'écrivains étrangers, tel est notre premier objet.

L'histoire sacrée est si connue, elle entre si essentiellement dans l'éducation de la jeunesse, que nous devons supposer que nos

lecteurs en ont une connoissance au moins superficielle. Nous en devons dire à-peu-près autant de l'histoire des anciennes monarchies de l'Asie, de celle des Perses et de l'Egypte. Ces annales remontant à la plus haute antiquité, et se perdant au milieu des ténèbres et de la fable, sont susceptibles de peu d'intérêt. L'histoire ancienne ne devient vraiment importante qu'à l'époque où commence celle des Grecs et des Romains; on se contentera donc de donner une notice sur ces différens peuples, à l'époque où leur histoire vient se fondre comme épisode dans celle des Grecs ou des Romains.

Cinq ou six ouvrages en lan-

gues étrangères embrassent l'histoire de ces deux grandes nations, et la conduisent jusqu'au XVe. siècle.

L'Histoire de la Grèce, par W. Mitford, nous a paru la plus convenable au plan que nous nous proposons. Elle est très-détaillée, remplie d'érudition et d'une saine critique, et n'a pas *encore été traduite en françois.* Il sera facile d'en tirer plusieurs volumes très-agréables et très-instructifs, en nous aidant des corrections que M. Eichstaedt y a faites dans sa traduction allemande. Là où l'ouvrage anglois finit, nous le continuerons d'après l'histoire de Gillies et les historiens d'Alexandre-le-Grand.

Rien de plus obscur que les événemens qui suivent immédiatement la mort de ce conquérant jusqu'à l'époque où les trois royaumes de Syrie, d'Égypte et de Macédoine ont pris une certaine consistance. Ce chaos a été débrouillé par un auteur allemand, M. Mannert. Son ouvrage sera traduit dans un de nos volumes.

Après la mort d'Alexandre, l'histoire de la Grèce a encore une époque brillante, celle de la Ligue achéenne. Cette partie, jusqu'à la conquête du royaume de Macédoine et de la Grèce toute entière par les Romains, a été traitée par un anglois, M. Gast. Son ouvrage, dans le-

quel les intrigues des Romains et les fautes de leurs ennemis sont développées avec beaucoup d'art et de sagacité, est peu connu en France. C'est ici que les Romains entrent en scène. Il est bon d'apprendre à les connoître, avant de passer à leur histoire même. Pendant cette période, on peut abandonner l'Asie et l'Égypte, dont l'histoire va bientôt rentrer dans celle de Rome.

Tous les jeunes gens connoissent les premiers élémens de l'histoire romaine. Les commencemens de cette république sont enveloppés de fables. L'époque vraiment historique de Rome ancienne, ne commence qu'à la première guerre punique. Tout

ce qui la précède ne mérite d'être rapporté qu'en forme d'introduction. C'est de cette manière large et philosophique que Ferguson l'a traitée. Dans cet auteur on apprend à connoître mieux que dans tout autre ouvrage, les troubles civils qui ont déchiré cette république, jusqu'au moment où elle eut un maître.

Gibbon commence où Ferguson finit. Nous nous proposons d'extraire l'ouvrage de cet auteur, pour compléter l'histoire générale du moyen âge. Il n'y a pas un événement intéressant qui n'y entre et n'y soit développé. L'invasion de l'empire romain par les barbares, les révolutions opérées par le maho-

Digitized by Google

métisme, les Croisades, la décadence des lettres et le commencement de leur renaissance, etc.

L'époque seule de la monarchie des Francs, et l'histoire des états qui en sont sortis, exigent qu'on s'en occupe plus particulièrement, on atteindra ce but en donnant une histoire de France, une d'Allemagne, et une *des révolutions d'Italie*, d'après Sismondi et Denina.

Après Gibbon, un autre écrivain anglois, Robertson, reprend le fil de l'histoire. L'introduction de sa vie de Charles-Quint, qui est une récapitulation de tout ce que l'histoire du moyen âge offre de plus important, doit être

un objet d'étude pour tout jeune homme qui a reçu une éducation distinguée. Nous la traduirons en entier, mais nous resserrerons dans des limites beaucoup plus étroites, l'histoire même du héros. C'est ainsi que nous donnerons la vie de Philippe II, par Watson. Ces deux ouvrages conduiront aux troubles de la ligue, au règne d'Henri IV, aux révolutions des Pays-Bas et d'Angleterre et aux affaires du Nord jusqu'au 17°. siècle, époque trop rapprochée de nous, pour qu'il ne faille pas s'occuper de l'histoire de chaque état en particulier.

Cette seconde partie de notre recueil où nous retracerons l'histoire de toutes les nations de

l'Europe, celle de la découverte de l'Amérique et des établissemens dans les deux Indes, ne sera pas la moins importante.

A peine existe-il des gens du monde qui possèdent passablement l'histoire de France. Ils ne connoissent guère mieux l'histoire d'Angleterre. Quant aux histoires d'Allemagne, de Portugal, d'Espagne, et des royaumes du Nord, on peut dire qu'elles sont presque généralement ignorées.

Cela vient plutôt de l'exubérance que de la stérilité des sources où l'on pourroit en puiser des notions. Cela vient aussi de ce que la plupart de ces his-

toires sont trop volumineuses; que presque toutes s'arrêtent à une époque déjà éloignée, et ne sont pas continuées jusqu'à nos jours.

Notre vœu est de remplir cette lacune dans l'éducation de la jeunesse. Nous serons abondans et variés sans être prolixes et diffus. Nous ne nous bornerons pas à une simple énonciation de faits; le gouvernement, la législation, la politique, la religion, la morale, les progrès des langues, de la littérature, des sciences, arts et métiers, le commerce, l'industrie, la navigation, enfin tout ce qui a rapport aux mœurs et aux coutumes, seront l'objet de nos recherches.

Nous ne négligerons pas cependant l'ordre si nécessaire dans tout ce qui a rapport à l'histoire. Au moyen de tableaux chronologiques dans lesquels on réunira le synchronisme à la manière ethnographique, on mettra de la liaison dans toutes les parties; on rapportera à leur place les événemens qu'on n'aura pas trouvé occasion de faire entrer *dans le récit.*

Enfin, on consacrera un petit nombre de volumes à la biographie, à l'histoire de personnages célèbres qui ont influé sur leur siècle et sur le sort des générations futures. Ces biographies seront très-courtes. Plusieurs

seront réunies dans un même tome.

Notre collection aura par conséquent l'avantage d'offrir à-la-fois un cours complet d'histoire générale, d'histoire particulière et de biographie.

Digitized by Google

HISTOIRE
DE LA GRÈCE,

PAR W. MITFORD.

CHAPITRE PREMIER.

De la Grèce depuis les traditions les plus anciennes, jusqu'à la guerre de Troie.

LES premières époques de l'histoire de la Grèce remontent à plusieurs siècles, avant celle où l'art de l'écriture fut introduit dans ce pays. Cependant nous trouvons dans ces antiques traditions beaucoup de choses du plus haut intérêt. Ce peuple, dont

l'origine est beaucoup plus ancienne que celle de toute autre nation de l'Europe, a cependant conservé la mémoire des temps où son territoire étoit encore inhabité, où ses ancêtres vivoient dans d'autres contrées. Parmi les effets de cette antiquité extrême, il y en a particulièrement un de frappant, c'est que les plus anciennes traditions de la Grèce ne parlent pas seulement de guerres et de conquêtes, seuls matériaux qui constituent généralement les annales des peuples barbares, mais elles remontent à l'invention ou à l'introduction des institutions de première nécessité pour les sociétés politiques, et même des arts de première nécessité pour la vie humaine.

C'est pourquoi, tandis que l'origine des autres nations anciennes est nécessairement abandonnée aux conjectures de l'antiquaire, celle du peu-

ple grec semble appeler les recherches de l'historien. Il est vrai qu'ici, comme en beaucoup d'autres occasions, l'historien de la Grèce n'aura pas moins besoin d'user de précautions et de défiance que d'exercer sa sagacité en parcourant des régions où l'imagination et la curiosité sont continuellement tentées de s'égarer. Mais les commencemens de cette histoire sont intéressans sous tant de rapports, qu'on ne pardonneroit pas leur omission absolue.

Souvent pour mieux approfondir les propriétés de la nature humaine et les progrès de la société, on s'est plu à considérer l'homme dans un état absolument inculte; parvenu à toute sa croissance, jouissant dans toute leur perfection des facultés du corps et de l'ame, mais dépourvu de toute espèce d'instruction. Quelque avantage que l'on puisse se pro-

mettre d'une spéculation de ce genre, il est fort douteux qu'un couple d'êtres humains ait jamais existé réellement dans un pareil état. Si nous poussons plus loin nos recherches, si nous voulons connoître d'où un tel couple a pu venir, la rencontre fortuite des atomes, imaginée par Démocrite et Epicure, nous présentera peut-être sur leur origine l'hypothèse la plus probable que l'imagination puisse concevoir.

Mais depuis que les profondes recherches des philosophes modernes dans l'Histoire naturelle, aidées des immenses découvertes des nouveaux navigateurs, en étendant la sphère de nos connoissances sur toute la surface du globe, nous ont ouvert tant de nouvelles sources d'étonnement, sans nous fournir aucun moyen d'arriver à la cause des phénomènes, on a fait de nouvelles ob-

jections contre l'histoire que Moïse a tracée des premiers âges du monde, histoire qui comme on l'a supposé n'a jamais dû avoir pour objet la terre entière, mais seulement la partie où la nation juive a joué un rôle plus immédiat.

Quelques difficultés cependant que présente cette esquisse historique si concise, incertaine dans quelques passages par l'extrême ancienneté de l'idiome, altérée dans d'autres par la multitude des copies, et présentant d'ailleurs en plusieurs endroits les choses sous le voile de l'allégorie (manière de raconter que, quels qu'en soient les avantages ou les inconvéniens, les hommes les plus sages de l'antiquité n'ont jamais attribuée à la fraude ou à l'ineptie de l'écrivain), jamais on n'a pu inventer une théorie qui satisfasse les principes de la saine physique, ou qui soit parfai-

tement d'accord avec les plus anciens témoignages qui nous restent des premiers siècles ; soit que ces témoignages se trouvent fondés sur la tradition, ou que nous les voyons empreints sur la face même de la nature.

Ainsi donc, sans remonter à l'état de l'homme sauvage et incivilisé, tel que les philosophes l'ont imaginé pour la commodité de leurs abstractions, sans chercher ce qui à la vérité seroit hors de notre objet à suivre l'origine de toutes choses à travers cette route obscure et interrompue que les écrivains hébreux ont seuls parcourue, nous ne nous arrêterons qu'à un seul fait remarquable mentionné par ces écrivains, à un fait qui est également démontré par le témoignage des plus anciens auteurs profanes et par la nature même des choses.

Le genre humain, selon les plus

anciens historiens, déjà éclairé par les bienfaits de la civilisation, mais n'habitant encore qu'un petit espace sur la terre, étoit généralement tourmenté par un esprit d'émigration. Cet amour du changement n'a jamais cessé d'agiter une grande portion des hommes, notamment les hordes innombrables errant sans cesse sur cet immense continent qui s'étend du nord de la Turquie européenne au nord de la Chine.

Les provinces qui bordent l'Euphrate, et que l'on regarde comme les premières habitées après ce déluge universel dont toutes les parties de la terre ne nous présentent guères moins de preuves que les écrits de Moïse, furent certainement du nombre des premieres qui devinrent populeuses. Là, grace au climat, l'homme connoît peu de besoins, il les satisfait amplement à l'aide d'un sol

d'une fertilité extrême, formé de plaines immenses, dépouillé de forêts, et par conséquent peu exposé aux ravages des bêtes féroces. Les familles qui restoient dans ce pays ne devoient point perdre de sitôt la civilisation, les arts et les connoissances de leurs aïeux.

Ainsi, soit que ces sciences aient été inventées ou seulement conservées par eux comme un dépôt, l'astronomie et la gnomonique existoient chez les Babyloniens à une époque inaccessible à toutes nos recherches. Malgré l'obscurité dans laquelle est enveloppée l'origine de l'écriture, on peut cependant rapporter au voisinage de Babylone tous les alphabets connus.

De toutes les familles qui formèrent au loin des établissemens, ou qui menèrent une course errante, sans intention de se fixer, celles qui

prirent possession de l'Égypte paroissent avoir été les plus heureuses. Cette contrée, étant périodiquement inondée par le Nil, reçoit ainsi une sorte de préparation et d'engrais ; outre la multitude prodigieuse d'herbes et de racines qui lui sont particulières et qu'elle produit spontanément, elle se trouve toute disposée par la main de la nature à recevoir les grains que l'homme veut lui confier. Les premiers colons auront appris à connoître le bienfait de ces inondations qui, autrement, auroient pu ne leur paroître, au premier abord, propres qu'à répandre la désolation dans le pays, par l'exemple des débordemens du Tigre et de l'Euphrate qui sont également périodiques.

Dans ces circonstances favorables, les hommes qui s'établirent en Égypte portèrent leur attention sur la culture des grains. Comme la fertilité

du sol leur donnoit d'énormes produits, la population suivit l'abondance; la police devint nécessaire, et l'on croit que c'est dans ce pays que fut constitué le premier gouvernement régulier, c'est-à-dire, le premier gouvernement dans lequel des droits et des fonctions divers ont été assignés aux différentes classes d'hommes.

Les sciences paroissent avoir pris naissance en Asie; quant aux arts, et particulièrement ceux qui touchent le plus immédiatement le bien-être des sociétés nombreuses, l'Égypte en a vraisemblablement vu naître un grand nombre, et l'on peut dire qu'elle a été le berceau de presque tous. On dit que la géométrie a dû son origine à une nécessité particulière à ce pays. Les débordemens annuels du fleuve effaçant les limites qui séparent les héritages, il falloit

des procédés scientifiques pour que chacun retrouvât sa propriété.

L'audace singulière et la dureté de cœur attribuées par Horace à l'homme qui s'exposa le premier dans une frêle nacelle à la merci des vents et des vagues, ne paroissent nullement avoir été nécessaires pour la découverte de la navigation. Dans un climat aussi chaud que les régions moyennes de l'Asie, le bain est à-la-fois un rafraîchissement utile et une récréation. L'art de nager, que tant d'animaux terrestres exercent naturellement, n'a pas dû être long-temps à acquérir. Ainsi le premier essai que l'on fit de diriger un bateau, ne fut accompagné d'aucune terreur. Comme il étoit impossible que l'on ne remarquât pas que le bois surnage naturellement, et que l'on fait mouvoir avec facilité les corps flottans du plus gros volume,

il n'a pas fallu un grand effort d'invention pour la construction et l'usage des petites barques.

Il y a tout lieu de croire que l'on employa sur les rivières de ces simples embarcations avant les premières émigrations. Les tribus qui occupèrent la Phénicie, parvenues sur les côtes de la Méditerranée avec des connoissances nautiques encore imparfaites, ont eu plus d'un motif pour perfectionner cet art. Leur pays, peu abondant en grains, mais riche en bois de construction, avoit, par mer et par les bouches du Nil, une communication facile avec l'Égypte; et celle-ci, malgré sa fertilité, étant presque réduite à la production de plantes annuelles, manquoit de bien des choses que la Phénicie pouvoit lui fournir. De là naquit le commerce.

Sans parler de ces régions reculées

et inhospitalières, quoique policées, de l'orient, dont l'histoire n'est connue que par une écriture sans alphabet, et qui exige les études d'une longue vie pour que l'on puisse parvenir à la déchiffrer, les Assyriens, les Égyptiens et les habitans des contrées intermédiaires, paroissent avoir été les seuls peuples qui ne soient jamais tombés dans la dernière barbarie. L'Assyrie étoit un puissant empire; l'Égypte une contrée populeuse gouvernée par la politique la plus raffinée; Sidon une ville opulente, célèbre par ses manufactures et par son commerce, lorsque les Grecs, ignorant les arts les plus nécessaires à la vie, ne vivoient, dit-on, que de glands [1].

1 L'auteur partage une opinion très-accréditée, mais qui n'en est pas moins une erreur. Les anciens ont-ils réellement pensé que les

Cependant la Grèce fut le premier pays de l'Europe qui sortit de la barbarie. Cet avantage paroît avoir été entièrement dû à la facilité de ses communications avec les nations civilisées de l'Orient, au grand nombre d'îles qui l'environnent, à la multitude de ses golfes et de ses promon-

premiers hommes se nourrissoient de *glands*, c'est-à-dire, du fruit du chêne, lequel dans son état naturel n'offre point un aliment convenable à l'espèce humaine ? Il paroît que chez les Latins particulièrement le mot *gland* ne s'appliquoit pas seulement au *drupe* que porte le chêne, mais à beaucoup d'autres fruits qui en sont très-différens. Par exemple le fruit du noyer étoit nommé par eux *juglans*, comme qui diroit gland ou fruit de Jupiter. On dit encore en termes d'administration forestière des *glands de hêtre*, quoique les graines de ce dernier arbre soient enfermées dans une capsule épineuse qui n'a rien de communavec les semences oblongues du chêne, du liège et autres arbres de la même famille. (*Note du Traducteur.*)

toires, enfin à sa grande étendue de côtes.

Le pays nommé *Hellas* par ses anciens habitans, et que nous appelons Grèce, pays si illustre dans les annales du genre humain, étoit d'une petite étendue, formant à peine la moitié de l'Angleterre, et n'étant pas égal au quart de la France dans ses anciennes limites, ou de l'Espagne.

La Grèce est renfermée entre le 36e. et le 45e. degré de latitude nord; elle est environnée par la mer, excepté vers les frontières de l'Epire et de la Macédoine. Ces deux provinces étoient habitées par des peuples qui avoient une origine commune avec celle des Grecs, et qui parloient un dialecte de la même langue. Nous ne voyons pas bien pourquoi ils ne portoient pas aussi le nom de Grecs, mais la suite nous fera voir que certaines circonstances

qui concoururent à tenir les Grecs unis en un seul corps de nation, quoique sous des gouvernemens séparés, n'étendirent point leur influence jusqu'à ces pays.

La Thessalie étoit la province la plus septentrionale de la Grèce, proprement dite; au nord, le mont Olympe la divise de la Macédoine. Des chaînes contiguës s'étendent jusqu'aux monts Cérauniens qui forment les limites septentrionales de l'Epire, et se terminent dans la mer occidentale au promontoire Acrocéraunien, fameux par sa hauteur et par les tempêtes qui en désoloient les côtes.

Le Pinde forme la frontière occidentale de la Thessalie, et le mont Oeta la borne vers le Sud.

Entre le pied du mont Oeta et la mer, est le fameux défilé des Thermopyles, le seul passage du côté de

l'Est où l'on puisse entrer dans les provinces méridionales. La chaîne élevée, mais étroite, de l'Ossa régnant le long de la côte, réunit l'Oeta avec l'Olympe. Tout le territoire qui s'étend de l'Épire et de la Thessalie à l'isthme de Corinthe et aux golfes de chaque côté, renferme les provinces d'Acarnanie, d'Étolie, la Doride, la Locride, la Phocide, la Béotie et l'Attique. Tout cet espace est traversé de hautes montagnes qui communiquent avec les premières par diverses ramifications; tels sont le Parnasse, l'Hélicon, le mont Cythéron, etc. L'Attique n'étoit qu'une province stérile, produisant peu de grains, ayant encore moins de pâturages, mais où l'on recueilloit des fruits abondans et délicieux, particulièrement des olives et des figues.

Au sud de ce territoire est la pres-

qu'île du Péloponnèse. On y voit Corinthe et son territoire, l'Achaïe, l'Argolide, l'Arcadie, la Messénie et la Laconie.

La Grèce, qui est un pays montagneux et d'un aspect assez aride, possède néanmoins des avantages qui lui sont particuliers. Le climat en est on ne peut plus heureux. Les chaleurs de l'été sont très-favorables à la maturité des fruits; les froids de l'hiver endurcissent et retrempent, en quelque sorte, le corps des habitans. Les vallées offrent de riches pâturages. Quelques terres produisent du blé, du vin et de l'huile. Parmi les montagnes, les unes sont couvertes de hautes forêts, d'autres renferment des carrières du plus beau marbre, quelques-unes des mines de divers métaux précieux.

Les premiers habitans de la Grèce ne vécurent que de pirateries et de brigandages. Le bétail, si nécessaire

à la subsistance, fut d'abord le grand objet de leurs expéditions. Quelques-uns des habitans s'étant livrés à l'agriculture, il leur fallut des esclaves pour l'exploitation des terres. Mais les Grecs environnés d'eau de tous côtés, entourés de petites îles non moins éparses que les habitans eux-mêmes, devinrent marins par nécessité, et presque par nature. Les voyages par mer étoient les plus commodes pour emporter le butin.

Les Grecs, dans leur état le plus barbare, connurent l'usage des métaux précieux. Les Phéniciens guidés par leur industrie, leur activité et leur génie aventurier, sur les côtes les plus reculées de la mer Méditerranée, découvrirent des mines d'or et d'argent dans quelques-unes des îles de la mer Egée, et sur les côtes septentrionales. Ils s'établirent dans plusieurs de ces îles : Thasos devint

le siége de leur principale factorerie.

Ainsi se présentoit le plus puissant attrait à la piraterie dans une mer où des îles, des ports innombrables favorisoient le brigandage.

Peut-être, comme nous l'insinue Homère, la conduite des Phéniciens envers les peuplades incivilisées, chez lesquelles les conduisoit l'avidité du gain, ne fut-elle pas toujours dictée par la justice ou l'humanité. Il dut en résulter des hostilités : de là cette estime pour la piraterie qui fut long-temps considérée parmi les Grecs comme un métier honorable.

Tel étoit l'état sauvage et barbare de la Grèce en général lorsque la Crète, la plus considérable de ses îles, avoit déjà acquis une police régulière. L'île de Crète est un sujet inépuisable de recherches pour le philosophe et l'antiquaire. La curiosité est excitée par ce petit nombre

de faits qui nous ont conservé les noms des Cabiriens, des Telchines, des Curètes, des Corybantes, des *Idæi Dactyli*[1], avec ceux de Saturne, de Jupiter et autres personnages de cette île. Elle est plus excitée encore par ce système de lois qui, dans un siècle d'ignorance et de violence barbares, a su maintenir l'ordre et assurer la liberté civile du peuple crétois.

La gloire de cet établissement appartient à *Minos*, l'un des princes de cet île, mais dont l'histoire a été transmise à la postérité d'une manière si douteuse, que les historiens n'ont pu décider s'il étoit indigène ou étranger. Quelques-uns n'ont attribué à Minos que le perfectionnement de ces lois, et en ont rapporté la première institution à Rha-

1 Prêtres de Cybèle.

damanthe, qui vivoit à une époque encore plus ancienne.

Ce que l'on peut conclure de plus vraisemblable, c'est que Minos étoit un prince habile ; il profita des avantages que lui donnoit son autorité sur un peuple déjà tout disposé à une administration régulière et qui n'ignoroit point les arts utiles. Il arma constamment des vaisseaux contre ces pirates qui infestoient les mers de la Grèce. C'est pour cela que les historiens le regardent comme le premier prince grec qui ait acquis la souveraineté de la mer.

Avant cette heureuse époque, on ne cultivoit les terres qu'à une certaine distance des côtes. Mais quand les mers furent purgées de pirates, la population se porta sur les côtes : on occupa les ports les plus favorables. L'esprit d'aventure et d'industrie qui ne s'étoit exercé qu'au

brigandage, fit place au génie commercial. On acquit plus de richesses, on fortifia les villes. Sicyone sur la côte septentrionale du Péloponnèse, réclame l'honneur d'avoir été la plus ancienne ville de la Grèce.

La position plus avantageuse de Corinthe empêcha peut-être l'agrandissement de Sicyone dans le voisinage de laquelle elle fut bâtie. Elle est située au pied d'une haute montagne nommée Acrocorinthe dont on fit une citadelle imposante.

Dès le temps d'Homère, Corinthe avoit un commerce florissant. C'étoit par terre une clef de communication entre le nord et le sud de la Grèce; elle devint par mer, à l'aide de ses deux ports, l'un sur le golfe Saronique, l'autre sur le golfe Corinthien, l'entrepôt de tout le commerce d'orient et d'occident jusqu'à

l'Asie d'un côté, et de l'autre jusqu'à l'Italie et la Sicile.

Les plus anciens princes de Corinthe sont Sisyphe, Glaucus et Bellérophon; la poésie a rendu ces noms fameux, mais ils sont stériles pour l'histoire.

La ville qui acquit la première une prééminence politique fut Argos; elle fut, dit-on, fondée par Inachus, fils de l'Océan, dénomination qui, dans le langage de ce temps-là, annonçoit sans doute un homme venant de l'autre côté de la mer. Quelques historiens grecs doutant si Inachus étoit réellement un nom d'homme, ou celui d'une petite rivière près d'Argos, ont attribué la fondation de la ville à Phoronée, que la fable fait fils d'Inachus, ou à Egialé, son frère, d'après lequel le nord de la presqu'île prit le nom d'Egialée.

Au milieu des fables qui nous dé-

robent les commencemens de l'histoire grecque, il paroît certain que l'on peut attribuer l'origine de la nation grecque au mélange de Pélasges venus de l'Asie et peut-être de quelques autres hordes barbares avec des colonies venues de la Phénicie et de l'Égypte. Les Pélasges étendirent leur domination sur tout le nord de la Grèce ; le Péloponnèse a été peuplé plus tard ; Apis, prince pélasge, en exterminant les bêtes féroces qui infestoient ce pays, le rendit habitable et lui donna le nom d'Apia, qui par la suite fut changé en celui de Péloponnèse. Le fondateur d'Argos, Inachus, Phoronée ou Egialé, étoit Egyptien. Il rassembla les naturels sauvages et dispersés, les soumit à une forme de gouvernement, à une religion, et leur fit faire un premier pas vers la civilisation.

Le règne des successeurs de Phoronée est tout entier du domaine de

la mythologie. Nous y voyons les traces des idées reçues en Égypte et autres parties de l'Orient.

Io, fille d'un de ces princes, enflammée d'amour pour le dieu Jupiter, fut, selon les poëtes, changée par lui en vache. Sous cette forme elle fit un voyage en Egypte, et y fut adorée comme déesse.

Hérodote donne une explication qui n'est pas invraisemblable, sinon de l'origine de cette fiction, au moins de ses rapports avec l'histoire grecque; et comme elle fait connoître les mœurs du siècle, il est utile de la rapporter.

Quelques marchands phéniciens, dit-il, portèrent à Argos une cargaison des produits de leur pays : les femmes grecques se rendirent en foule sur le rivage pour acheter divers objets dont elles avoient besoin. Les Phéniciens pour lesquels les femmes étoient l'objet de commerce le

plus avantageux qu'ils pussent transporter en Orient, les enlevèrent par surprise. Du nombre de ces femmes étoit Io, fille du chef de ce district.

Parmi les rois d'Argos, il en est un qui joue aussi un grand rôle dans la mythologie. C'est l'Égyptien Danaüs dont les cinquante filles épousèrent le même jour les cinquante fils de son frère AEgyptus, roi d'Égypte. Toutes, à l'exception de la seule Hypermnestre, femme de Lyncée, égorgèrent leurs maris la première nuit des noces.

On raconte sur cette famille d'autres anecdotes qui font connoître les temps. Danaüs, obligé par certaines circonstances qu'on n'explique pas, de sortir de l'Egypte, s'embarqua avec sa famille et tous ceux qu'il put rassembler. N'ayant pu réussir à former une colonie dans l'île de Rhodes, il s'avança vers le Péloponnèse, et débarqua près d'Argos où régnoit

Gélanor. Un événement singulier détermina les habitans à le bien recevoir. Les Argiens étoient si ignorans, que faute de sources naturelles, ils manquoient d'eau. Danaüs leur apprit à creuser des puits. C'étoit pour eux, dans un pareil climat, un bienfait d'une haute importance. Les Grecs sont naturellement enthousiastes. L'admiration qu'on eut pour Danaüs fut si forte, que Gélanor fut obligé de l'admettre à plaider ses droits à la souveraineté, comme descendant des premiers chefs égyptiens du pays, devant une assemblée du peuple qui se tint en pleine campagne. On disputa avec chaleur de part et d'autre ; et l'affaire étant restée indécise, on remit l'assemblée au lendemain. Au point du jour le peuple sortit des portes de la ville. Il vit un loup descendu des montagnes voisines attaquer un troupeau de bêtes à cornes, qui paîssoit

près des murailles, et en tuer le taureau. Cet événement fut interprété comme un présage de la volonté des dieux. Le loup représentoit le prince étranger, le taureau Gélanor; en conséquence on adjugea aussitôt le royaume à Danaüs.

Le peuple d'Argos, à l'arrivée de Danaüs, étoit, suivant Eschyle, composé entièrement de Pélasges et vivoit sous un prince dont les domaines s'étendoient sur toute la Grèce, y compris l'Epire et la Macédoine. Sans doute la colonie égyptienne d'Inachus ou de Phoronée, étant peu nombreuse, n'avoit pu soutenir son indépendance contre les anciens chefs du pays. Mais Danaüs consolida son établissement; il en transmit l'héritage à sa postérité. Le peuple de cette presqu'île changea son nom de Pélasges contre celui de Danaéens.

Danaüs eut pour successeur son gendre Lyncée, originaire d'Egypte.

Acrisius petit-fils de Lyncée, et père de la célèbre Danaé, étendit sa domination hors du Péloponnèse. Il donna de la forme et de la stabilité à une institution très-importante et propre à réunir en un seul peuple les diverses tribus qui occupoient le pays, et vivoient toujours en guerre. Nous voulons parler du conseil des Amphictyons.

C'étoit, comme dans les États-Unis d'Amérique, un congrès formé d'un certain nombre de députés nommés par chaque province. On donna à ce conseil le nom d'Amphictyon, vraisemblablement l'un de ceux qui en furent les premiers membres. Quelques écrivains disent, mais cela n'est rien moins que prouvé, qu'Amphictyon étoit fils de Deucalion.

Si l'assemblée des Amphictyons est obscure dans son origine, l'histoire des temps postérieurs ne nous éclaire pas beaucoup davantage sur

l'influence et l'autorité qu'elle devoit avoir. Les Amphictyons avoient sous leur protection l'oracle de Delphes ; mais à cela près, leur pouvoir étoit presque nul.

Persée, fils de Danaé, est le premier grec dont on vante les hauts faits d'armes ; il figure à la tête des anciens héros de la Grèce.

Persée est regardé comme le fondateur de Mycène, dont il fit la capitale de ses états. Argos étoit encore gouvernée par un magistrat décoré du titre de roi, mais sous la dépendance du souverain de Mycène. Par la suite Argos recouvra sa splendeur, et Mycène s'appauvrit.

Un des contemporains de Persée, étoit Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie dans l'Asie mineure. Des guerres malheureuses le forcèrent d'abandonner son pays et de chercher fortune ailleurs.

Il paroît que les provinces occi-

dentales de l'Asie mineure devancèrent la Grèce dans la carrière des arts et de la civilisation. Thucydide nous rapporte que les Grecs étoient encore barbares, et leur pays fort pauvre, lorsque Pélops apportant avec lui des trésors tels qu'on ne pouvoit s'en faire d'idée, acquit une influence supérieure à celle des naturels.

Ce prince phrygien épousa Hippodamie, fille d'OEnomaüs, roi de Pisa, dans l'Élide, et devint le successeur de son beau-père. Dans le cours d'un long règne, il étendit au loin son influence, non pas tant par la force des armes que par les alliances de sa postérité nombreuse. C'est de lui que le Péloponnèse tire son nom qu'il a porté pendant tant de siècles, et qui ne lui est pas encore tout-à-fait enlevé [1].

1 Le Péloponnèse a reçu des Turcs le nom de Morée.

Astydamie, fille de Pélops, fut mariée a Sthénélus, roi d'Argos, fils de Persée. Leur fils et successeur Eurysthée, bien connu par son inimitié contre Hercule, descendoit ainsi de Persée et de Pélops.

Ce héros que l'on appelle l'Hercule grec ou thébain, pour le distinguer d'autres grands hommes du même nom, qui vécurent dans d'autres pays, étoit né à Thèbes en Béotie. Il étoit fils d'Alcmène, épouse d'Amphitryon, roi de cette ville; mais, selon les poëtes, son père étoit le dieu Jupiter.

En vain l'histoire chercheroit-elle à saisir les particularités de la vie de ce personnage fameux. Nous ne parlons de lui qu'à cause de sa postérité si illustre dans l'histoire de la Grèce.

La haine d'Eurysthée qui poursuivit Hercule pendant toute sa vie, ne finit point avec sa mort. Ses en-

fans et ses proches, obligés de quitter le Péloponnèse, trouvèrent un accueil généreux à Athènes. Le monarque d'Argos irrité fit une invasion dans l'Attique, mais il perdit la vïe dans une bataille où les Athéniens défirent ses troupes. Cet événement augmenta la gloire et la puissance de la famille de Pélops.

Atrée, fils de ce prince et oncle d'Eurysthée, avoit reçu de son oncle la régence du Péloponnèse pendant son expédition de l'Attique. Après la mort d'Eurysthée, Atrée prit la souveraineté. Le pouvoir que lui donnoient ses alliances et sa popularité ne permirent point qu'il s'élevât de rival contre lui. Les droits des Persides et des Pélopides confondus, soit par justice, soit par violence, dans la maison de Pélops, lui assuroient la domination de tout le Péloponnèse.

Ce fut dans de telles conjonctures que le sceptre d'Argos passa dans les mains d'Agamemnon, fils ou petit-fils d'Atrée.

La ville de Lacédémone ou Sparte remonte à une époque immémoriale. Cependant elle n'est connue par aucun personnage ni par aucun événement mémorable, jusqu'au règne de Tyndare, dont la femme Léda, fut mère de Castor et Pollux, de Clytemnestre et d'Hélène. Les deux frères qui furent par la suite mis au rang des dieux, et comptés parmi les signes du zodiaque [1], moururent dans la force de l'âge. Clytemnestre épousa Agamemnon; Hélène épousa Ménélas, son frère. Les états dont ces princesses héritèrent, augmentèrent considérablement les domaines de la maison de Pélops. Ménélas

1 La constellation des gémeaux. (*Note du Traducteur*).

fut roi de Lacédémone. Mais nous approchons de cette fameuse guerre de Troie, l'une des périodes les plus brillantes de l'histoire grecque. Avant de continuer ce que nous avons à dire du Péloponnèse, nous allons parcourir quelques objets intéressans.

La Thessalie et la Béotie durent, par la fertilité de leur territoire, fixer l'attention des aventuriers qui s'établirent dans la Grèce. La première de ces provinces est traversée par le fleuve Pénée qui, arrosant la vallée de Tempé, baigne les pieds de l'Olympe et du mont Ossa. Hérodote rapporte d'après une tradition, que la Thessalie étoit d'abord un lac immense, sans communication visible avec la mer, jusqu'à ce qu'un tremblement de terre séparant l'Olympe de l'Ossa, forma la vallée de Tempé.

Le renouvellement trop fréquent

de ces inondations, l'appât que la richesse du territoire offroit aux courses des brigands, rendirent la population de la Thessalie plus sujette à des révolutions que celle de toute autre province de la Grèce. C'est ce qui semble avoir autorisé Homère à donner à son Achille, le principal chef de ce pays du temps de la guerre de Troie, l'honneur d'avoir pour mère une déesse, et pour père un mortel, il est vrai, mais *petit-fils* de Jupiter.

La Thessalie, a fourni plus de matériaux à la fable et à l'histoire, que toute autre contrée de la Grèce, si nous en exceptons l'île de Crète. Ses rois ont porté leurs conquêtes jusqu'à l'isthme de Corinthe. Ils y ont laissé de leur sagesse des monumens qui ont presque survécu à tout souvenir de leur puissance.

La Thessalie étoit aussi fameuse par

ses chevaux et le goût de ses habitans pour l'équitation. C'est ce qui paroît avoir donné lieu à la fable des Centaures : soit qu'ils fussent nés en Thessalie, ou qu'ils fussent des étrangers établis en ce pays, ce qu'on nous a rapporté du caractère du Centaure Chiron, nous indique un peuple infiniment plus éclairé que ne l'étoient les Grecs méridionaux à cette époque.

Ce fut encore dans la Thessalie et au port d'Iolcus, que l'on fit le premier et heureux essai de la construction d'un vaisseau beaucoup plus grand que tous ceux connus jusqu'alors. C'est de là que mit à la voile la célèbre expédition des Argonautes. Voici cette histoire dégagée des absurdités de la fable.

Jason, jeune homme d'une naissance distinguée, doué de grands talens et d'une force considérable,

mécontent de la jalousie qu'excitoient tant de belles qualités, résolut de faire une expédition de piraterie, et d'aborder des climats plus lointains que ceux où d'autres aventuriers s'étoient hasardés avant lui. Aidé de la puissance et des trésors de son oncle, qui étoit chef de ce district, et graces aux soins d'un ouvrier phénicien, il construisit un vaisseau d'une grandeur demesurée pour ce temps-là.

La renommée fit accourir de toutes les parties de la Grèce des jeunes gens de distinction, jaloux de courir les hasards de l'aventure. Ils dirigèrent leur course vers la Colchide, sur la côte orientale du Pont-Euxin, pays où une colonie égyptienne avoit introduit les bienfaits de la civilisation, et qui étoit riche en mines d'or, d'argent et de fer. Ils eurent à lutter contre des obstacles de tout genre, et

firent des pertes considérables. Il paroît même que l'on peut révoquer en doute le succès de l'expédition ; mais leur chef du moins satisfit l'ambition ordinaire à son âge. Médée, fille du souverain du pays, s'enfuit avec lui, et passa en Grèce.

Strabon et Arrien disent que les Colchéens avoient coutume de recueillir l'or que charrient les torrens du mont Caucase, en y plaçant des toisons de brebis. L'eau en passant laissoit dans la laîne les particules de métal. C'est ce qui a fait dire au vulgaire que l'expédition avoit pour objet la conquête d'une toison d'or.

La Béotie étoit, par diverses circonstances naturelles, plus extraordinaire que la Thessalie. C'étoit une vallée remplie de cavernes souterraines, et très-sujette aux tremblemens de terre. Ces commotions intérieures interrompoient le cours des

rivières, déplaçoient des lacs, engloutissoient des villes entières et des terrains cultivés. Ce qu'on appelle le déluge d'Ogygès, fut sans doute une de ces inondations plus terribles que de coutume ; il força les habitans qui purent s'échapper à gagner les pays montueux de l'Attique. Le déluge de Deucalion fut une calamité qui affligea encore la Thessalie, ou plutôt, suivant Aristote, les districts voisins de Dodone et du fleuve Achéloüs.

Ces fléaux auxquels la Béotie étoit si exposée, mais qui devinrent moins fréquens par la suite, lorsque les eaux du fleuve Céphise ou du lac de Copaïs se furent creusé un passage souterrain, ne suffisoient point pour faire renoncer les habitans à un territoire aussi fertile, et pour détourner les aventuriers d'y former des établissemens.

Une colonie phénicienne conduite par Cadmus, bâtit la fameuse cité de Thèbes. Cette contrée est le théâtre des aventures de Cadmus, de Sémélé, de Bacchus, d'Antiope, de Zéthus, d'Amphion, d'Amphitryon, d'Alcmène, d'Hercule, de Laïus, de Jocaste, d'OEdipe, d'Étéocle et de Polynice.

On peut en tirer la conséquence que Thèbes fut de bonne heure une des villes les plus florissantes et des plus puissantes de la Grèce. La guerre qu'elle soutint contre les sept rois, est le premier exemple d'une ligue parmi les princes grecs, et de quelque chose qui ressemble à une guerre réglée.

Les Etoliens ne le cédoient guère en civilisation à leurs voisins. La poésie a immortalisé Tydée, Méléagre et leurs autres héros. Homère, dans deux vers remplis d'énergie, nous parle des malheurs de la fa-

mille du roi Oenée, comme d'une histoire bien connue de ses contemporains. Thoas, chef des troupes étoliennes au siége de Troie, est cité non-seulement pour ses talens militaires, mais pour son éloquence.

Nous verrons plus loin que les Étoliens tombèrent bientôt dans une grande infériorité. Leurs mers, dangereuses pour la navigation, les privèrent du commerce des nations plus civilisées.

Le peuple d'Acarnanie fut le seul de toute la Grèce qui n'eut pas l'honneur de participer à la guerre de Troie, et, plusieurs siècles après cette période, ces provinces occidentales avoient peu de relations avec le reste de la Grèce. La Phocide, la Doride, la Locride, sont également sans intérêt pour l'histoire, mais l'Attique, si célèbre par la suite, exige que nous interrogions ses anciennes traditions.

Ogygès passe pour avoir été le premier roi de l'Attique. La chronologie a cherché à fixer l'époque de son règne. On le place 150 et même 200 ans avant le premier événement bien constaté de l'histoire de l'Attique. Mais rien ne prouve que le nom même d'Ogygès ait été connu des anciens auteurs grecs. Tout ce qu'on peut dire d'après les traditions, c'est qu'à une certaine époque fort reculée, les riches campagnes de la Béotie où régnoit Ogygès ayant été désolées par une inondation, la plupart des habitans se réfugièrent dans les montagnes de l'Attique.

Strabon et Pausanias disent que, suivant une opinion populaire, il avoit existé dans la Boétie deux villes appelées l'une Athènes, l'autre Éleusis qui avoient été détruites par un déluge. Nous trouvons dans les anciens temps le même nom donné sou-

vent à plusieurs villes situées très-loin l'une de l'autre ; cela vient sans doute de la multitude des émigrations lorsque la langue étoit encore peu variée dans ses expressions. C'est ainsi qu'outre la ville de Thèbes en Béotie, et la Thèbes aux cent portes, capitale de la Haute-Égypte, il y avoit d'autres cités du même nom dans la Pamphylie, la Mysie et la Thessalie. Plusieurs villes du nom de Larysse existèrent dans la Grèce et l'Asie mineure. Outre l'Argos du Péloponnèse, il y avoit une Argos en Thessalie, une autre en Acarnanie et une quatrième en Italie. Strabon dit que la Béotie s'appeloit anciennement Ogygia. Du temps de Pausanias, une des portes de Thèbes en Béotie avoit le nom de Porte-Ogygienne ; mais Eschyle donne l'épithète d'Ogygienne à Thèbes sur le Nil ; d'où il résulteroit que l'Égypte

étoit vraisemblablement la patrie d'Ogygès.

Depuis Ogygès jusqu'au règne de Cécrops, il n'est point question de l'Attique dans l'histoire. L'opinion la plus accréditée est que ce dernier y amena une colonie d'Égyptiens. Il trouva dans les naturels, les plus sauvages et les plus ignorans des hommes; circonstance qui ce semble eût dû fort peu l'encourager à s'y établir.

Quoi qu'il en soit, Cécrops, soit de gré, soit de force, soumit à sa domination tout le territoire qui fut depuis nommé Attique. Il le divisa en douze districts, ayant chacun une ville ou plutôt un village principal. Il publia des lois salutaires, et apprit à ses sujets à se défendre contre les courses des Béotiens leurs uniques voisins, dont leur pauvreté ne les garantissoit pas; car de tout temps,

dans le langage de la politique, voisin et ennemi ont été des termes à peu-près synonymes.

La forteresse où il faisoit sa résidence, fut, de son nom, appelée Cécropie, elle fut mise sous la protection spéciale de Minerve. Comme le nom grec de cette déesse étoit *Athena*, on l'appela ensuite Athènes.

Quatre ou sept rois (car on n'est pas d'accord sur leur nombre) gouvernèrent l'Attique jusqu'à l'avénement d'Égée, père de Thésée.

La population s'étant augmentée par la multitude d'étrangers qui y affluèrent de tous les points de la Grèce, les sages règlemens de Cécrops se trouvèrent insuffisans pour contenir un si grand nombre d'hommes. Il en résulta des guerres civiles. L'Attique fut attaquée par mer. Erichthonius, surnommé par les poëtes fils de la terre, s'arrogea le pou-

voir suprême, après y avoir amené une seconde colonie d'Égyptiens. Vers le même temps, Eumolpus avec une horde de Thraces, s'établit à Eleusis.

Lorsqu'Égée, contemporain de Minos, succéda sur le trône à son père Pandion, il paroît que l'Attique étoit bien peuplée, mais le gouvernement en étoit foible et vicieux.

Nous avons sur les règnes de ce prince et de son successeur des traditions plus abondantes. Quoiqu'elles soient altérées par la fable, il est en général facile d'y déméler la vérité. C'est sous ce rapport, que Plutarque a jugé que l'histoire de Thésée n'étoit pas indigne de figurer avec celles des grands hommes de la Grèce et de Rome.

Égée, roi d'Athènes, quoique pourvu de talens et de courage, ne pouvoit maintenir qu'avec peine son

autorité dans un pays livré à tant de désordres. Quoique marié deux fois, il eut la douleur de parvenir à un âge avancé sans avoir d'enfans ; une faction suscitée par ses héritiers présomptifs, les nombreux enfans de Pallas, son frère puîné, lui donna sans cesse de l'inquiétude. Il alla consulter l'oracle de Delphes pour savoir s'il auroit des enfans. Ayant reçu une réponse dans le style ordinaire et inintelligible des oracles, son second embarras fut de trouver quelqu'un capable de lui expliquer la volonté des Dieux, déclarée d'une manière si mystérieuse. Il alla consulter Pitthée, qui régnoit dans la petite ville de Trézène, sur la côte opposée à Athènes, et qui passoit pour un des hommes les plus sages de son temps. Pitthée partageoit néanmoins si bien les erreurs et la superstition des autres Grecs, que pour accom-

plir l'oracle, il crut devoir livrer sa fille AEthra à Égée en commerce illicite.

AEthra devint bientôt enceinte. Égée, obligé de la quitter pour apaiser des séditions dans ses états, la conduisit dans un lieu écarté, où étoit une cavité creusée dans un rocher. Égée déposa en cet endroit une épée et une paire de sandales, qu'il couvrit d'un énorme fragment de marbre. Puis, s'adressant à AEthra, il lui dit : « Si c'est à un fils que « vous donnez naissance, il signa- « lera un jour sa force en soulevant « cette pierre. Lorsqu'il l'aura dé- « placée, envoyez-le à Athènes avec « ces témoignages de son origine. »

Pitthée, connoissant bien le caractère de ses sujets, ne voulut pas détruire l'opinion que sa fille étoit grosse par suite d'un commerce amoureux avec Neptune, divinité

tutélaire des Trézéniens. Il paroît que l'on usoit toujours avec succès de cet expédient pour couvrir les désordres des femmes distinguées.

Thésée fut élevé avec soin sous les yeux de son grand-père ; il donna bientôt des preuves de la vigueur de son esprit et de son corps. Lorsqu'il eut atteint l'âge viril, sa mère, docile aux recommandations d'Égée, lui révéla le secret de sa naissance, et le conduisit au rocher où étoient cachées l'épée et les sandales.

Le jeune Thésée souleva cette pierre avec une facilité qui décéloit la vigueur si nécessaire dans ce temps-là pour soutenir les droits de la naissance. AEthra, charmée, lui ordonna de les porter à Égée dans Athènes. Ce voyage étoit fort du goût de Thésée, mais il ne voulut point le faire par mer, quoiqu'il eût été plus court et plus sûr.

Le voyage par terre étoit quatre fois plus long et rempli de dangers. Ce siècle, dit Plutarque, produisoit des hommes d'une adresse extraordinaire, légers à la course et d'une force infatigable ; ils abusoient de ces avantages pour commettre toutes sortes d'outrages et de cruautés. Il semble qu'il en ait été de même de tous les pays où n'a point existé de gouvernement ferme et régulier. Il y a cinq siècles, on voyoit de ces tyrans en France, en Angleterre, dans toute l'Europe occidentale. Cet ordre de choses effrayant produisit en Grèce à peu-près les mêmes effets qu'il a opérés chez nous dans le moyen âge. C'est au milieu de l'anarchie et des troubles que les grandes vertus aussi bien que les grands vices acquièrent de l'énergie, et trouvent le plus d'occasions de se montrer au grand jour. Tandis que

les gouvernemens étoient hors d'état de réprimer de tels excès, des individus entreprirent avec générosité cette tâche glorieuse.

Le siècle de Thésée est le plus fécond en héros de ce genre avec lesquels les chevaliers errans des royaumes gothiques ont eu par la suite tant de ressemblance.

Thésée enthousiasmé par le récit des exploits d'Hercule son proche parent, refusa donc de faire le voyage par mer : il se mit à la tête d'un certain nombre de compagnons, et alla chercher aventure.

Il ne tarda pas à rencontrer une occasion de signaler sa valeur. Périphète étoit un fameux chef de brigands dans les montagnes d'Épidaure. Il attaqua Thésée et périt de sa main. Simmis qui infestoit l'isthme de Corinthe, éprouva le même sort.

Le voisinage de Crommyon étoit désolé par une laie énorme et d'une férocité extrême, ou comme d'autres l'ont raconté par des voleurs qui avoient pour chef une femme nommée Phæa, ce qui signifioit la femelle du sanglier. Thésée eut la gloire d'en délivrer le pays.

Les côtes montueuses du golfe Saronique étoient occupées par des chefs qui, comme les anciens barons du régime féodal, protégeoient leurs vassaux et leurs tributaires, mais portoient de tous côtés les dépréda-tions et les ravages. Thésée fut vainqueur dans tous les combats, sortit triomphant de tous les dangers, et arriva sur les bords de la rivière Céphise, au centre de l'Attique. Il y rencontra des peuples qui le reçurent avec hospitalité. Thésée jugea que ses aventures étoient finies, il se purifia et assista aux sacrifices. On

voyoit encore du temps de Pausanias un ancien autel consacré à Jupiter Meilichius, en mémoire de cette rencontre.

Lorsque Thésée arriva dans Athènes, Egée déjà vieux se laissoit gouverner par Médée, princesse de Colchide qui, en fuyant de Corinthe, s'étoit réfugiée à sa cour. Séduit par cette femme débauchée, le roi considérant Thésée comme un hôte illustre mais dangereux, l'invita à un grand festin, où il se proposoit de l'empoisonner. Thésée s'étant servi de son épée, suivant l'usage du temps pour découper les viandes, cette arme fut reconnue par Egée.

Le vieux roi embrassa son fils et se hâta de le reconnoître publiquement pour tel. Déjà le bruit des exploits de ce jeune héros avoit disposé le peuple en sa faveur. Cette nouvelle fut reçue avec enthousiasme. Mais

le parti des Pallantides étoit puissant. Cet événement trahissant leurs espérances, les excita à la sédition. Ils coururent aux armes ; mais on les dispersa, et les troubles furent apaisés.

Thésée ne négligea rien pour augmenter la popularité qu'il s'étoit acquise. L'état n'ayant plus d'ennemis, il exerça son courage contre des bêtes féroces. La destruction du taureau de Marathon, de cet animal furieux que Neptune avoit envoyé pour se venger des peuples de l'Attique, ajouta à sa gloire. Thésée le prit vivant, le conduisit en triomphe au milieu de la ville et l'immola à Minerve.

Il se présenta pour Thésée une occasion de rendre un plus grand service à son pays, et d'acquérir plus de gloire. Les Athéniens, en guerre avec Minos, roi de Crète, avoient

été réduits à acheter la paix, moyennant un tribut annuel de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles. Les Athéniens n'exécutoient ce traité qu'avec répugnance. Toutes les fois que le vaisseau crétois venoit à l'époque fixée pour réclamer le tribut, des murmures éclatoient contre le gouvernement d'Egée.

Le jeune Thésée se dévoua héroïquement pour apaiser les mécontentemens du peuple : jusqu'alors on avoit tiré au sort ceux des jeunes gens qui devoient être envoyés dans l'île de Crète. Il offrit volontairement d'en faire partie. Le peuple racontoit que ces infortunées victimes étoient enfermées dans le labyrinthe construit par Dédale, et qu'elles y étoient dévorées par le Minotaure, monstre moitié homme et moitié taureau. Il est étonnant qu'une fable aussi absurde ait pu

trouver crédit chez un peuple aussi éclairé que l'étoient les Athéniens.

L'offre de Thésée fut donc regardée comme un héroïsme patriotique. Les anciens historiens disent que le labyrinthe étoit une forteresse servant de prison, où commandoit un général crétois nommé *Taurus*. Cet équivoque de nom a servi de base à la fiction du Minotaure.

Il est suffisammect prouvé que Thésée fut reçu par Minos d'une manière plus conforme au caractère d'un grand et généreux monarque, qu'à celui d'un tyran qui auroit fait dévorer ses captifs par des monstres. Mais lorsque la Crète étoit florissante, on connoissoit à peine en Grèce l'usage de l'écriture. Les aventures de Thésée et son retour à Athènes ont été tellement défigurés, qu'il est difficile de reconnoître ce qu'il peut y avoir de vrai.

Minos, surpris sans doute de voir ce prince Athénien au nombre des esclaves dont il avoit exigé le tribut, l'accueillit honorablement, fut enchanté de son mérite, et lui donna sa fille Ariane en mariage. Dans la traversée d'Athènes, cette princesse se trouva incommodée, et fut débarquée dans l'île de Naxos, dont Bacchus étoit le dieu tutélaire : elle y mourut ; on répandit le bruit qu'il l'avoit abandonnée.

De quelque manière que Thésée soit parvenu à affranchir son pays d'un tribut humiliant, cette aventure lui gagna de plus en plus l'amour des Athéniens. On célébra, en réjouissance, des sacrifices et d'autres cérémonies religieuses. Le vaisseau sur lequel il avoit fait le voyage, fut solennellement envoyé à l'île sacrée de Délos, et l'on rendit des actions de graces à Apollon.

Après la mort d'Egée, Thésée succéda à son père. Il ne se montra pas moins habile à gouverner l'état par sa sagesse, qu'à le défendre par sa valeur. Cécrops avoit divisé l'Attique en douze districts, dont les magistrats étoient indépendans. Thésée entreprit de les réunir sous une administration uniforme; et, par un désintéressement dont l'histoire nous offre peu d'exemples, il consentit, par une espèce de compensation, à se dessaisir d'une partie de son pouvoir. Conservant pour lui les embarras et les dangers de la royauté, il partagea avec son peuple l'autorité, les honneurs et les richesses.

Il commença par dissoudre toutes les juridictions indépendantes de chaque district, et fit d'Athènes le centre de toutes les affaires. Il bâtit une salle de conseil et des cours

de justice, dans le lieu où elles sont restées depuis. Il prit une autre mesure dictée par une politique non moins profonde. Chaque ville s'étoit mise sous la protection d'une divinité particulière, il voulut cimenter l'union civile par l'uniformité de culte. Il institua, pour tous les habitans de l'Attique, une fête commune, en l'honneur de Minerve. Cette fête fut appelée Panathénée.

C'est ainsi que la province de l'Attique, contenant un territoire d'une surface triangulaire, dont les deux grands côtés ont environ vingt lieues de long, et le troisième, treize lieues, devint une république sagement administrée, dont le principal magistrat continua d'être héréditaire, et retint le titre de roi. Les Athéniens firent, dans la civilisation, des progrès plus rapides

que tous les autres Grecs. Thucydide remarque qu'ils furent les premiers qui abandonnèrent la pratique jusqu'alors générale parmi les Grecs, de marcher toujours armés, et qui introduisirent un costume civil, distinct du militaire. Cette innovation, si elle ne fut pas introduite par Thésée, lui est de très-peu postérieure, puisqu'elle semble avoir frappé Homère, qui appelle les Athéniens des *Ioniens à longues robes*. Si nous en croyons Plutarque, Thésée fit frapper des monnoies, usage qui étoit encore fort rare dans la Grèce, deux siècles après.

On dit que les Athéniens se montrèrent ingrats envers Thésée, qu'il fut dépouillé de toute autorité, et mourut en exil. Après lui, Ménesthée fut revêtu du titre de roi, et commanda les troupes athéniennes à la guerre de Troie.

CHAPITRE II.

De l'État ancien de l'Asie mineure, et de la Guerre de Troie.

Il y a lieu de croire que les anciens habitans de l'Asie mineure, de la Thrace et de la Grèce, étoient originairement le même peuple.

La côte occidentale de l'Asie mineure est généralement reconnue pour une des plus délicieuses contrées du monde; elle est remarquable par la fécondité de son sol; le climat y est beaucoup plus tempéré que dans la Grèce; mais cette région étoit presque déserte; les habitans étoient forcés, par la crainte des pirates, à se retirer dans l'intérieur des terres, dans un climat moins fertile et moins heureux, mais où l'on jouissoit de plus de

sûreté. C'est là que dans les temps les plus anciens se sont élevés plusieurs États considérables.

Troie est le plus célèbre de ces établissemens. L'origine de Dardanus, que l'on s'accorde à regarder comme le fondateur de Troie, a été diversement racontée. Homère le suppose fils de Jupiter. Dardanus étoit aïeul d'Hector au sixième degré. Il doit donc avoir vécu de cent cinquante à deux cents ans avant ce héros.

Il fonda, sur une des montagnes qui se groupent autour du mont Ida, une ville, qu'il appela de son nom Dardanie. Elle dominoit une plaine étroite, mais fertile, arrosée par le Simoïs et le Scamandre, bornée au nord par l'Hellespont, et à l'ouest par la mer Egée. Son fils Erichthonius, qui lui succéda, passoit pour l'homme le plus

riche de son temps. Il paroît que presque toute sa fortune venoit d'un troupeau de trois mille cavales, lesquelles, par le bon choix des étalons, produisoient une race de chevaux supérieurs à ceux des contrées voisines.

Tros, fils d'Erichthonius, étendit sans doute, ou améliora de toute autre manière le territoire dépendant de Dardanie, puisque c'est de son nom que dérivent ceux de Troie et de Troade.

La population du pays s'accroissoit avec ses richesses. Ilus, fils de Tros, quitta le séjour de la montagne; il fonda dans la plaine au-dessous, cette cité fameuse, qui prit de lui son nom d'Ilion, mais qui, dans nos langues modernes, est plus connue sous le nom de Troie.

Si les Troyens avoient plus de moyens pour se défendre, ils offroient aussi plus de tentations à

l'attaque. Deux fois avant la guerre chantée par Homère, Troie fut prise et pillée. La seconde conquête en fut faite par Hercule, sous le règne de Laomédon, fils d'Ilus. Cependant le gouvernement se raffermit. Cette ville augmenta en puissance et en richesses. Laomédon, après cette catastrophe, fortifia sa ville d'une manière si supérieure à ce que l'on faisoit dans son temps, que les murailles de Troie passèrent pour être l'ouvrage des dieux.

Sous le règne de son fils Priam, le royaume de Troie devint florissant et acquit encore de l'étendue. Il renfermoit, sous le nom de Phrygie, le district, qui fut depuis appelé Troade, les deux rives de l'Hellespont, et l'île de Lesbos.

De toutes les violences qui étoient alors si communes, il n'en étoit point de plus ordinaire que le rapt;

on s'en faisoit même une gloire. Les chefs de pirates n'étoient jamais plus orgueilleux que lorsqu'ils avoient pu enlever quelque princesse. Aussi voyons-nous que Tyndare, roi de Sparte, père de la célèbre Hélène, exigea de tous les chefs qui vinrent demander sa fille en mariage, le serment solennel que, dans le cas où elle seroit enlevée, tous réuniroient leurs forces pour la délivrer.

L'expédition de Pâris, fils de Priam, dans la Grèce, paroît avoir été conduite avec une perfidie dont il n'y avoit point encore d'exemple. L'histoire nous rapporte qu'il fut reçu avec hospitalité et traité honorablement par Ménélas, roi de Sparte. Cette particularité s'accorde encore avec l'esprit des temps; car l'hospitalité a toujours été la vertu des siècles barbares; elle ne caractérise pas moins aujourd'hui les

Arabes errans que leur goût pour le brigandage. Il n'y a pas long-temps que les montagnards écossois étoient également connus pour exercer franchement l'hospitalité, et pour être d'impudens voleurs. Pâris termina sa visite à Sparte en enlevant Hélène, femme de Ménélas, avec des trésors considérables. Soit qu'il y ait réussi par fraude ou qu'il ait employé la violence, il est assez probable, comme le dit Hérodote, que ce plan fut concerté pour venger quelque injure semblable que les Grecs avoient faite aux Troyens.

Un outrage de ce genre ne paroissoit cependant pas de nature à exiger, pour en tirer vengeance, une ligue générale de tous les rois de la Grèce; mais il y avoit d'autres motifs pour les engager dans cette querelle. L'espoir d'un riche butin suffisoit pour enflammer des chefs

pauvres et avides de pillage. L'autorité et l'influence d'Agamemnon, roi d'Argos, et frère de Ménélas, fut aussi d'un grand poids. On nous le représente avec le caractère propre à susciter et commander une confédération puissante; ambitieux, actif, brave, généreux, humain, cependant orgueilleux et hautain, mais sachant réprimer ces vicieuses qualités, et cherchant à se rendre populaire. Sous la conduite de ce chef, tous les petits rois de la Grèce, joints à Idoménée, roi de Crète, et aux princes de plusieurs petites îles, se rassemblèrent dans l'Aulide, port de la Béotie. Les Acarnaniens seuls, séparés du reste de la Grèce par de hautes montagnes, et par une mer alors peu fréquentée, ne prirent point de part à l'expédition.

On dit que la flotte ayant été long-temps retenue en Aulide par

des vents contraires, Agamemnon sacrifia sa fille Iphigénie comme une offrande propitiatoire. Quoi qu'il en soit de la vérité de cette tradition, ce fait et d'autres du même genre, prouvent que les Grecs des âges suivans ont cru que leurs ancêtres, dans des occasions importantes, offroient aux dieux des victimes humaines [1].

Il faut cependant ajouter qu'Agamemnon ne se soumit à cette abominable cruauté qu'avec une extrême

[1] Le sacrifice de Polyxène dans l'Hécube d'Euripide, en est un exemple fort remarquable; mais il faudroit observer que ni Homère, qui donne les noms de toutes les filles d'Agamemnon, ni Hésiode, qui rapporte le rassemblement des troupes en Aulide, et leur séjour occasionné par les mauvais temps, n'ont dit un mot du sacrifice d'Iphigénie ou d'Iphianasse; car c'est sous ce dernier nom que, suivant les scholiastes, Homère a désigné cette princesse, que les poëtes tragiques nomment Iphigénie. (*Note de l'Auteur.*)

répugnance, et qu'il y fut déterminé seulement par les clameurs de toute l'armée, persuadée que les dieux exigeoient cette victime. On assure même qu'une ruse fut employée pour sauver la vie à la princesse ; de-là cette fable, que Diane lui substitua miraculeusement une biche pour être immolée à sa place.

La flotte fit enfin un heureux voyage. Elle consistoit à-peu-près en douze cents vaisseaux découverts, portant chacun de cinquante à cent vingt hommes. Il paroît que le nombre des hommes embarqués étoit d'environ cent mille. L'armée ayant mis pied à terre sur la côte de Troie, se trouva avoir une telle supériorité de force, que l'ennemi fut contraint à chercher son salut dans ses murs. Les Grecs se trouvèrent ainsi arrêtés dans leur triomphe. Il ne falloit pas beaucoup d'art

pour élever de hautes murailles contre les incursions des pirates ; mais il falloit plus de combinaisons et plus d'expérience pour forcer ces grossiers remparts, pour peu qu'on les défendît avec vigilance et courage.

Les murailles de Troie étant d'une solidité extrême, les Grecs ne purent les renverser. Il fallut recourir à cette méthode si commune dans les siècles postérieurs, de convertir le siége en blocus, et d'attendre patiemment que la nécessité fît sortir l'ennemi de ses retranchemens.

Mais on n'étoit pas encore instruit dans l'art de faire subsister pendant long-temps une armée aussi nombreuse ; quand même les Grecs eussent été plus éclairés, leurs revenus n'y eussent pas suffi. Dans des contrées dépourvues de commerce, le peuple ne cultivant la terre que pour ses besoins, il de-

vient impossible d'approvisionner des troupes qui augmentent tout-à-coup la population.

Les Troyens ne se furent donc pas plutôt retirés dans leurs murailles, que les Grecs furent obligés de tourner leur attention vers les moyens de nourrir tant de monde. La méthode ordinaire de ces temps étoit de ravager les contrées voisines; mais une telle ressource s'anéantit bientôt d'elle-même. On envoya des corps d'armée dans la Chersonèse de Thrace, et dans d'autres districts; le reste demeura devant Troie, pour empêcher l'ennemi de tenir la campagne, et pour intercepter toute espèce de secours.

Voilà pourquoi ce siége dura dix mortelles années. Ce fut probablement le succès de leurs maraudes et de leurs pirateries, qui engagea les Grecs à le traîner en longueur. On

dit qu'Achille ne pilla pas moins de douze villes maritimes, et onze autres situées dans l'intérieur des terres.

Mais les mêmes circonstances procuroient aux Troyens de nombreux et puissans alliés. Non seulement les États asiatiques envoyèrent des troupes auxiliaires, mais il vint de l'Europe des Thraces et même des Macédoniens. Enfin, après dix ans de carnage et d'exploits éclatans, Troie succomba à son sort. On ne la réduisit cependant point par la force : Homère nous rapporte le stratagême qu'employèrent les Grecs ; les écrivains plus récens disent que vraisemblablement on eut recours à la fraude et à la trahison.

La ville fut livrée au pillage ; son monarque vénérable fut massacré ; la reine, ses filles et un fils, seuls

restes d'une nombreuse progéniture, furent conduits en captivité. Selon quelques auteurs, non seulement la ville fut détruite de fond en comble, mais le nom même de la nation fut anéanti. Suivant les autres, Enée régna ensuite à Troie, et sa postérité, après lui, pendant quelques générations.

Agamemmon triompha de Troie, mais ce fut une victoire chèrement payée. Très-peu des princes qui survécurent à cette conquête, eurent la satisfaction de jouir paisiblement de leur gloire dans leur patrie. Aucun d'eux ne pouvant compter sur une guerre d'une aussi longue durée, n'avoit mis ordre à l'administration des affaires en son absence. Il est, à la vérité, probable que toute prévoyance, à cet égard, eût été illusoire. Dans des gouvernemens si mal affermis, la présence

continuelle du chef étoit nécessaire pour empêcher les révolutions.

Agamemnon lui-même eut à peine remis le pied dans ses états, qu'il fut traîtreusement assassiné. Egisthe, son parent, avoit, en son absence, séduit sa femme Clytemnestre, et s'étoit mis à la tête des affaires. Les amis d'Agamemnon, trop heureux de lui échapper, s'étoient enfuis avec Oreste, fils du dernier roi, et avoient laissé l'usurpateur en possession paisible du trône.

Les révolutions qui eurent lieu à cette époque, ne furent peut-être pas si fatales aux peuples qu'aux princes. La plupart furent obligés de se rembarquer avec leurs partisans, et d'aller fonder des établissemens dans des contrées lointaines. Tous les états de la Grèce en souffrirent plus ou moins. Athènes seule,

dont le gouvernement s'approchoit alors de la forme républicaine, s'aperçut peu de l'absence du chef de ses forces.

CHAPITRE III.

De la Grèce, depuis la guerre de Troie jusqu'au retour des Héraclides.

Oreste, fils d'Agamemnon, après avoir vécu sept années dans l'exil à Athènes, trouva moyen, à l'âge de dix-huit ans, de venger la mort de son père et de recouvrer son héritage. Il tua l'usurpateur Egisthe, et osa porter une main parricide sur la coupable Clytemnestre. Monté sur le trône d'Argos, il devint très-puissant.

C'est, selon Thucydide, quatre-vingts ans environ après la destruc-

tion de Troie, qu'arriva une révolution mémorable, qui changea totalement la population d'une grande partie de la Grèce, et par suite celle de toute la côte occidentale de l'Asie mineure.

Les enfans et les partisans du grand Hercule, réfugiés d'abord à Athènes, contre les persécutions d'Eurysthée, avoient été engagés à s'établir dans la Doride. Epalius, chef de cette province, pénétré de reconnoissance pour les bienfaits qu'il avoit reçus d'Hercule, avoit adopté Hyllus, fils aîné de ce héros, qu'il avoit eu de Déjanire, fille d'OEné, roi d'Etolie, et il lui avoit laissé ses états.

La postérité d'Hercule, ainsi élevée de la condition de suppliants, à l'autorité souveraine, ne se contenta point de régner sur des pâtres, dans les campagnes sauvages

de l'Œta et du Parnasse. Se regardant comme les héritiers directs de la famille de Persée, les Héraclides ne cessoient de réclamer leurs droits sur le Péloponnèse, et particulièrement sur Argos. Deux fois ils firent une invasion, et furent repoussés avec perte. Mais enfin, Téménus, Cresphonte, et Aristodême, arrière-petit-fils d'Hyllus, se liguèrent avec Oxylus, roi d'un district d'Etolie, allié de leur famille. Ils traversèrent à Naupacte le golfe de Corinthe, et couvrirent de leurs troupes toute la presqu'île. Tisamène, fils d'Oreste, chassé de l'Argolide et de la Laconie, se maintint cependant en Egialée, qui en prit le nom d'Achaïe. Les Héraclides s'emparèrent de tout le reste, à l'exception des montagnes de l'Arcadie. Téménus prit possession d'Argos ; Cresphonte, de la Messénie. Aristodême étant

mort, ses deux fils jumeaux ; Eurysthène et Proclès, montèrent en même temps sur le trône de Lacédémone. Corinthe fut donnée à Alétès, qui étoit aussi un descendant d'Hercule ; l'Elide échut en partage à Oxylus.

Après cette division de leurs conquêtes, les princes Héraclides s'engagèrent, par des sermens solennels, à se garantir réciproquement les lots qui leur étoient échus. Ils exigèrent les mêmes engagemens de leurs sujets. Mais il n'étoit pas juste que leurs auxiliaires Doriens et Etoliens, eussent conquis pour d'autres de si riches et de si considérables provinces, et retournassent ensuite à leur ancien état de pauvreté dans leurs montagnes. La politique exigeoit qu'on leur donnât pour récompense des établissemens dans les contrées nouvellement ac-

quises. On opprima donc tous les anciens habitans ; un grand nombre fut contraint de s'expatrier ; presque tous les autres furent réduits en esclavage; enfin, les Héraclides, et leurs partisans, restèrent seuls propriétaires du sol, dans tout le Péloponnèse, l'Arcadie et l'Achaïe exceptées.

Ce grand changement dans la population de la Grèce, l'importance qu'il donna au nom Dorien, introduisit, entr'autres effets, une nouvelle distinction parmi les peuples de ce pays. Il produisit au grand jour des nations presque inconnues du temps d'Homère et d'Hésiode.

Depuis long-temps le nom de Pélasges étoit oublié; on partageoit la nation grecque en deux grandes divisions, les Ioniens et les Eoliens; mais à l'époque dont nous par-

lons, les Doriens et les peuples de l'Attique formèrent deux divisions nouvelles.

Le nom de Doriens se conserva dans tous les établissemens des Héraclides ; il passa à toutes les colonies que leurs descendans formèrent par la suite en Asie, en Italie, en Sicile. Les Athéniens acquirent aussi beaucoup de prééminence sur les autres tribus de race Ionienne. Il en résulta que les deux principaux dialectes de la langue grecque prirent les noms de Dorien et d'Attique, tandis que les deux autres dialectes, que diverses circonstances avoient contribué à altérer, conservèrent les anciennes dénominations d'Eolien et d'Ionien. Le nom Ionien finit par disparoître de la Grèce ; il ne fut retenu que par ceux des Ioniens qui émigrèrent en Asie et dans les îles.

Les princes Argiens, de la famille de Pélops, avoient acquis une grande influence sur les parties même du Péloponnèse où ils ne régnoient pas. Les lois prenoient chaque jour de la vigueur; la civilisation se perfectionnoit, et les arts naissoient peu-à-peu. La conquête des Doriens replongea ce pays dans la grossièreté et la barbarie, où les nouveaux propriétaires avoient vécu au milieu de leurs montagnes. Les arts s'enfuirent avec les anciens habitans, et allèrent fleurir sur un autre sol.

La division ne tarda pas à naître parmi les conquérans. Les partisans d'Aristodême, à qui on avoit donné la Laconie, mécontens de ce lot, firent valoir des droits sur le riche et fertile district de la Messénie. La foiblesse des deux enfans qui venoient d'hériter du royaume, les empêchoit

seule de soutenir leurs prétentions, mais elles se ranimèrent par la suite. Il y avoit encore d'autres motifs de rivalité. Les dissensions intérieures n'étoient guères interrompues que par les guerres étrangères. Les Arcadiens, retranchés dans leurs montagnes, faisoient des incursions fréquentes. En un mot, le Péloponnèse retomba dans un état d'anarchie et de barbarie, peu différent de ce qui avoit existé avant Pélops et Hercule.

Cette contrée de la Grèce servoit cependant de berceau à une institution propre à exercer la plus grande influence sur la vie sociale. On y avoit établi des jeux et des concours, dont les jeux olympiens qui se célébroient tous les quatre ans, sont les plus célèbres.

Iphitus, un des descendans d'Oxylus, ayant consulté l'oracle

de Delphes pour s'informer quels seroient les moyens de faire cesser les troubles qui déchiroient le Péloponnèse, reçut une réponse, que, comme l'a observé un judicieux critique [1], lui-même avoit peut-être suggérée. Le dieu lui ordonna de rétablir les jeux olympiques, institués par Hercule, disant que l'interruption de cette solennité avoit attiré sur les Grecs l'indignation de Jupiter; qu'il falloit, en conséquence, proclamer une suspension d'armes pour toutes les villes qui désireroient y participer.

Les autres habitans du Péloponnèse, pleins de respect pour l'oracle, mais jaloux de l'ascendant que vouloient prendre les peuples d'Elide, envoyèrent une nouvelle députation à Delphes, pour savoir si telle étoit, en effet, la volonté des

[1] West, sur les jeux olympiques.

dieux. La pythonisse persista dans sa première réponse, et enjoignit aux Péloponnésiens de s'en rapporter à ceux de l'Elide pour le rétablissement des anciennes lois et coutumes de leurs ancêtres.

Ainsi soutenu par l'oracle, et encouragé par la docilité des Péloponnésiens, Iphitus jeta les bases d'une institution si connue par tant de relations, que, pour la décrire, nous n'interromprons point la marche de notre histoire.

CHAPITRE IV.

Histoire des Provinces méridionales, depuis le retour des Héraclides jusqu'à l'entière conquête de la Messénie par les Lacédémoniens.

Une révolution générale, mais d'un caractère très-différent, suivit celle dont nous venons de parler; ce

furent les changemens que chaque état éprouva en lui-même. Quoiqu'il n'en soit pas résulté une différence sensible dans la situation politique du pays, en général, les conséquences en ont été de la plus haute importance.

Nous avons observé que les gouvernemens des petits-états de la Grèce, dans les premiers âges, quoique les constitutions n'en fussent ni fixes ni régulières, étoient des monarchies limitées. Homère ne paroît pas en avoir connu d'autres; il ne parle ni d'une république dans toute sa pureté, ni du pouvoir absolu d'un seul.

Lorsque les Héraclides se furent emparés du Péloponnèse, ils établirent partout une monarchie limitée héréditaire. La disposition de la Grèce à devenir un seul royaume sous les puissans monarques

d'Argos, qui s'étoit montrée avant la guerre de Troie, trouva des obstacles dans les calamités et la confusion qui furent la suite de cette entreprise : l'égalité établie entre les princes Héraclides du Péloponnèse y mit des entraves encore plus fortes. Enfin, la politique du pays prit une tout autre tournure.

Les vigoureux principes de démocratie, qui n'avoient point cessé d'exister dans les gouvernemens grecs, commencèrent à fermenter ; dans le cours de peu de siècles, la monarchie fut partout abolie ; le nom même de roi fut proscrit ; on regarda le gouvernement républicain comme le seul auquel il convînt à des hommes de se soumettre. On donna le nom de tyrans à ceux qui, en opposition aux nouvelles idées, affectoient le pouvoir monarchique.

De tous les états du continent de la Grèce, Argos fut un des premiers qui abolit la monarchie, ou du moins la réduisit presqu'à rien. Le gouvernement commença à devenir républicain, après la mort de Céisus, fils de Téménus l'Héraclide. Mais Argos ne gagna point au changement, elle perdit cette prééminence que ses monarques lui avoient donnée sur les autres états. Chaque petite ville de l'Argolide secoua le joug de sa métropole. Mycène disputa long-temps son indépendance. Epidaure, Trézène et Hermione se constituèrent en républiques.

Nous avons déjà fait remarquer la situation avantageuse de Corinthe pour le commerce. Sa constitution fut sans doute aussi très-heureuse, car il y éclata peu de commotions, et le gouvernement mo-

narchique s'y soutint plus longtemps que dans toute autre principale ville de la Grèce.

Enfin les Bacchiades (branche nombreuse de la famille royale, ainsi appelée du nom de Bacchus, leur ancêtre, cinquième successeur d'Alétès), mirent à mort Telestés, le prince régnant; et s'étant associés pour le gouvernement, formèrent une oligarchie. Un magistrat annuel, choisi dans leur sein, présidoit, avec le titre de Prytanis, mais ses prérogatives étoient très-limitées.

Corinthe fleurit sous les Bacchiades. Syracuse et Corcyre, colonies Corinthiennes, paroissent avoir été, sous leur administration, sujettes à la mère-patrie. Ensuite elles devinrent indépendantes. Mais leur pouvoir et leurs richesses, et encore plus les liaisons étroites d'a-

mitié que Syracuse conserva avec la métropole pendant bien des siècles, prouvent la sagesse de leur administration.

Après que les Bacchiades eurent conservé le gouvernement de Corinthe pendant plusieurs générations, ils furent expulsés par Cypsélus, qui rétablit la monarchie. Malgré ses talens et ses vertus on le qualifia de tyran. Son fils, Périandre, qui lui succéda, eut l'honneur d'être compté parmi les sept sages de la Grèce.

Périandre eut aussi pour successeur son fils, dont le règne néanmoins fut court. On établit alors une république, dans laquelle on conserva assez des formes oligarchiques pour réprimer la turbulence et les caprices de la multitude.

Les Corinthiens furent les premiers parmi les Grecs à construire

ces vaisseaux de guerre que les Latins appeloient galères ou trirèmes. Le premier combat naval dont l'histoire fasse mention, eut lieu entre eux et leur colonie de Corcyre. Les jeux isthmiques se célébroient sur leur territoire, et leur procuroient de grands avantages.

L'Achaïe fut pendant plusieurs générations gouvernée par la postérité de Tisamène, fils d'Oreste. Douze des villes principales ayant lutté avec succès contre la tyrannie d'Ogygus, dernier prince de leur race, devinrent autant de républiques indépendantes. Cette division, et l'extrême petitesse de chaque état, empêchèrent l'Achaïe de jouer un rôle important dans les affaires politiques de la Grèce.

L'institution des jeux olympiques avoit mis l'Elide hors des démêlés politiques et à l'abri des fléaux de la

guerre. Attachés à la culture de leurs terres et aux plaisirs innocens qui en résultent, les Eléens bornoient leur ambition à la distinction flatteuse d'occuper le premier rang parmi les nations de la Grèce, à la célébration des jeux olympiques. On regardoit d'ailleurs leur territoire comme sacré. Lorsque les armées des plus puissans états de la Grèce avoient occasion de traverser leur pays, les troupes déposoient leurs armes en entrant, pour ne les reprendre qu'après être arrivées à la frontière opposée.

Il se trouva cependant parmi eux des esprits inquiets, qui n'étoient pas si faciles à satisfaire. Souvent les Eléens s'engageoient comme auxiliaires dans les querelles des autres états : c'étoit ordinairement sous prétexte de défendre la cause de la religion ; mais, dans ce cas même,

ils ne pouvoient s'accorder entr'eux.

Pendant quelques générations, la monarchie fut continuée dans la postérité d'Iphitus; mais enfin l'esprit de démocratie y prévalut comme dans toute la Grèce et y produisit les mêmes effets. Chaque ville considérable se déclara indépendante. Pisa et Elis devinrent des républiques séparées.

Olympie étoit située sur le territoire de Pisa et sur la rive septentrionale du fleuve Alphée, qui leur servoit seule de séparatiou.

Elis étoit à une distance de dix à douze lieues; mais les Eléens n'en conservèrent pas moins la garde exclusive du temple et la surintendance des fêtes. Les Piséens cependant leur disputoient ce droit. Les deux villes se firent une guerre cruelle; chacune chercha des alliés. A une certaine époque, Phéidon,

tyran d'Argos, prétendant que, par sa naissance, il étoit le véritable représentant d'Hercule, usurpa la garde du temple, et, de sa propre autorité, présida aux jeux.

D'autres fois, les Piséens l'emportèrent et présidèrent à quelques olympiades; mais enfin les Eléens détruisirent Pisa de manière à ne pas y laisser pierre sur pierre; et, par la suite, excepté à la dixième olympiade, où les Arcadiens s'emparèrent par force de ce droit, ils conservèrent sans trouble la direction des jeux, tant qu'ils existèrent.

L'Arcadie fut, dès l'origine, divisée en plusieurs petits Etats, dont quelques-uns conservèrent longtemps la royauté. Les incursions de leurs voisins les obligèrent à s'unir. Onze villages se joignirent pour former la ville de Tégée, et cinq au-

tres pour former celle de Mantinée.

Nous avons dit plus haut qu'Aristodème, roi de Laconie, avoit laissé pour successeurs deux jumeaux, Eurysthènes et Proclès. On dit que leur mère, qui les aimoit tous deux également, ayant refusé de déclarer quel étoit l'aîné, on se décida à les faire monter tous deux ensemble sur le trône.

Cette royauté ainsi partagée, n'étoit pas de nature à durer longtemps, ni à rendre les peuples heureux. Mais de même que chez les individus un accès de fièvre produit quelquefois une crise favorable, de même, dans les corps politiques, les établissemens avantageux doivent souvent leur création aux plus violens désordres.

La jalousie, comme on devoit s'y attendre, éclata bientôt entre les rois; mais il fallut que chacun d'eux

s'étudiât à gagner la faveur du peuple, tandis que dans le reste de la Grèce la tyrannie d'un seul roi excitoit la multitude à s'arroger elle-même par violence l'autorité suprême. A Lacédémone, les concessions volontaires des deux monarques donnèrent par degrés tant d'importance au peuple, que l'autorité royale n'étoit plus guère un objet ni de terreur, ni d'envie.

La puissance du gouvernement s'affoiblit à la longue, tellement que la plus affreuse des anarchies régna à Sparte.

Quelques princes habiles ne virent pas d'autre remède à ce désordre, que d'occuper ce peuple turbulent à des guerres étrangères, où l'on obtint quelques succès. Au surplus, la tradition ne nous apprend sur l'état de Lacédémone rien d'important jusqu'à l'époque où Lycurgue,

de la race de Proclès, remplaça sur le trône son frère Polydectes.

Nous ne savons pas, avec la certitude qu'on auroit pu espérer, dans quel siècle vécut cet homme extraordinaire, ni même quels furent ses contemporains; mais l'assurance pleine et entière que nous avons, que ce merveilleux phénomène dans la politique et dans l'histoire du genre humain, la constitution des Spartiates, dont il fut l'auteur, a duré pendant plusieurs siècles, doit nous apprendre à ne pas refuser notre croyance au récit de certains faits, par cela seul qu'ils sont étranges. L'incertitude de la date d'un événement à des époques où l'on n'avoit point une méthode régulière pour fixer les dates, ne prouve rien contre la certitude du fait en lui-même.

Suivant la version que Plutarque

a préférée, Lycurgue étoit descendant de Proclès au cinquième degré en ligne directe, et d'Hercule au dixième degré. Lorsque le sceptre lui échut par la mort de son frère, la veuve de ce prince étoit enceinte. Lycurgue n'en eut pas plutôt connoissance, qu'il déclara publiquement ne monter sur le trône que sous la condition que l'enfant de son frère ne seroit point du sexe masculin. Il refusa, en conséquence, le titre de roi, et retint l'autorité suprême sous le titre de *Prodicus*, ou de protecteur.

On assure que la princesse, plus jalouse du titre de reine que de remplir les devoirs de mère, fit avertir secrètement Lycurgue, que s'il vouloit l'épouser, jamais aucun enfant de son frère ne lui enléveroit la possession du trône.

Le protecteur crut qu'il étoit prudent de dissimuler l'horreur que

lui inspiroit une proposition si atroce. Il exigea seulement que la reine ne mît point sa santé et ses jours en péril par la tentative d'un avortement ; disant qu'il sauroit bien prendre ses mesures pour que la naissance de l'enfant ne nuisît en rien à leurs projets. Quand elle approcha de son terme, il plaça auprès d'elle des personnes de confiance, et leur ordonna, si la reine accouchoit d'une fille, de la laisser entre les mains des femmes, et si elle mettoit au jour un prince, de le lui apporter partout où il seroit.

Il arriva que Lycurgue soupoit publiquement avec les principaux magistrats, lorsque la reine accoucha d'un fils, qu'on s'empressa de lui amener. Il prit l'enfant dans ses bras, et, le montrant à l'assemblée : « Spartiates, dit-il, un roi vous est « né ; » et à l'instant il plaça l'en-

fant sur le siège royal. L'allégresse que cet événement inspira, fit nommer l'enfant Charilaüs, c'est-à-dire, joie du peuple.

Malgré la puissance dont jouissoit Lycurgue, il ne fut pas difficile au frère de la reine d'exciter contre lui une faction redoutable. Il jugea qu'il n'étoit pas encore temps de faire dans ce pays les réformes qu'il projetoit. Comme il étoit fort jeune, il se mit à voyager dans les pays les plus célèbres par leurs progrès dans les arts et les sciences ; c'étoit, dans ce temps-là, le seul moyen d'acquérir de l'instruction. Il abandonna donc, soit volontairement, soit par force, le gouvernement de Sparte à ses adversaires, et passa dans l'île de Crète. Il fit connoissance avec Thalès, poëte fort distingué, qu'il engagea à passer à Sparte, afin de préparer, par des poëmes popu-

laires, les esprits à goûter les changemens qu'il méditoit déjà. On croit aussi qu'il visita l'Asie mineure, où les poésies d'Homère étoient alors dans toutes les bouches, et qu'à son retour il les fit le premier connoître dans la Grèce.

A Sparte, le désordre étoit monté à son comble; les rois étoient sans autorité, les lois sans efficacité, et toutes les classes souffroient presque également. Dans cet état de choses, on s'entretenoit sans cesse de Lycurgue; on vantoit son intégrité éprouvée, son courage intrépide, son génie, sa popularité, et le talent qu'il possédoit éminemment de commander à l'esprit des hommes; enfin, les deux rois et le peuple s'accordèrent pour l'inviter à revenir dans son pays, à entreprendre, en qualité de législateur, la réformation de l'état.

Avant de se charger de cette tâche, Lycurgue voulut consulter l'oracle de Delphes. La pythonisse lui répondit : « Qu'il avoit toute la fa-« veur des Dieux ; que lui-même « étoit plutôt un Dieu qu'un homme, « et qu'il lui étoit donné d'établir le « plus excellent de tous les systèmes « de gouvernement. »

Lycurgue ne se proposoit pas tant de donner des lois à l'état, que de refondre entièrement le peuple et d'en faire des hommes d'une espèce toute particulière ; mais hardi et presque extravagant dans ses conceptions, il ne manqua jamais d'observer une prudence extrême dans l'exécution.

Il commença par s'ouvrir de ses projets à quelques amis. Lorsqu'il se fut fait un parti assez fort, les rois Archélaüs et Charilaüs ignorant encore ses desseins, il convoqua

une assemblée du peuple, pour lui proposer son plan.

Lycurgue confia le pouvoir exécutif de l'état à un sénat composé de trente personnes. Vingt-huit furent choisis parmi les hommes qui lui étoient dévoués ; ils avoient les deux rois pour présidens. Il donna aussi à ce corps la plus importante partie de l'autorité législative. Le sénat lui seul devoit rédiger les projets de loi et les soumettre à la sanction de l'assemblée du peuple. Il fut établi que l'approbation ou le rejet de ces lois seroit fait par oui ou par non, sans discussion. Il réserva cependant au peuple le droit de nommer à l'avenir aux places vacantes de sénateurs.

Toutes les prérogatives des rois se bornoient à être des sénateurs héréditaires, à commander en chef

les armées, et à exercer le pontificat suprême.

Cette constitution passa presque sans obstacle; Lycurgue fit ensuite l'innovation la plus audacieuse que jamais ait tentée aucun législateur. Il s'attacha à détruire les maux qu'occasionnoit surtout l'inégalité des fortunes, en partageant uniformément les terres. Chaque famille reçut une portion égale de territoire. La Laconie fut divisée en trente-neuf mille parts, dont neuf mille furent assignées à la ville de Sparte, le reste aux autres cités.

Ce règlement eût été inutile sans un autre dont il fut suivi. Lycurgue proscrivit absolument l'usage de l'or et de l'argent. Il permit néanmoins de frapper des monnoies, mais seulement de fer. Il jugea qu'elles seroient trop incommodes par leur poids et par leur vo-

lume, pour qu'on les accumulât ou qu'on leur donnât trop de circulation. Le législateur atteignoit ainsi le grand objet d'anéantir le commerce étranger. On se moquoit dans toute la Grèce de la monnoie de Sparte. Il ne se présenta plus de vaisseaux étrangers dans les ports de la Laconie. Les aventuriers d'aucune espèce ne furent tentés de s'introduire dans le pays, et l'on n'y vit aucun des métiers qui ne servent qu'au luxe.

Les autres ordonnances ne furent pas reçues avec tant de facilité. Lycurgue prenant toujours pour modèle les lois crétoises, ne voulut point qu'aucun citoyen mangeât dans sa maison particulière. Les rois eux-mêmes furent obligés de prendre leurs repas à des tables publiques, où régnoient l'économie et la frugalité. La première loi avoit

frappé le luxe dans sa racine; celle-ci en détruisoit tous les germes; elle rendoit l'usage des richesses impossible, et détruisoit tout désir de posséder plus les uns que les autres.

Ce fut de tous ses établissemens, celui qui éprouva le plus d'oppositions. Lycurgue, pour échapper à une commotion populaire, se retira dans un temple voisin; un jeune homme, nommé Alcandre, d'une des premières familles de Sparte, fut un de ceux qui le poursuivirent. Comme il se retournoit, Alcandre lui porta un coup de bâton au visage, et lui creva un œil. Lycurgue n'en continua pas moins sa route vers le temple; et voyant que la multitude, dans sa fureur, oublioit la sainteté de l'asile, il montra ses traits souillés de sang. Après avoir obtenu enfin qu'on l'écoutât en silence, il s'exprima

avec tant de douceur et avec tant de logique, que la rage de ces forcenés fit place à la pitié et aux remords. On lui livra sur-le-champ Alcandre, pour qu'il eût à le punir comme il le jugeroit à-propos.

Lycurgue, habile à profiter des circonstances, au lieu d'infliger à Alcandre un châtiment sévère, l'amena, par sa douceur et par la persuasion, à se condamner lui-même; de son ennemi qu'il étoit, il parvint à en faire son plus zélé partisan.

Cette modération applanit tous les obstacles, et encouragea Lycurgue à poursuivre le cours de ses réformes. Pour mieux maintenir l'égalité, et empêcher de désirer le superflu, il ordonna que personne ne pourroit se refuser à prêter les choses dont il n'auroit pas immédiatement besoin; que chacun pourroit

prendre à son voisin, même sans les demander, les ustensiles qui lui seroient nécessaires, mais, à la charge de les remettre à leur place, en bon état. C'étoit presque anéantir toute propriété particulière.

Ces changemens extraordinaires étant effectués, la difficulté principale étoit de les rendre durables. Nous ne savons pas exactement quels progrès avoient fait les lettres en Grèce du temps de Lycurgue; mais il ne voulut pas que ses lois fussent écrites. Les oracles se rendoient verbalement, et Lycurgue désiroit que ses règlemens fussent considérés comme des oracles. Son but étoit de les graver dans le cœur du peuple. Il s'occupa donc de diriger tellement l'éducation de la génération naissante, que ses lois fussent pour elle comme une institution de la nature.

L'exercice des arts mécaniques, et même de l'agriculture, fut totalement interdit aux Lacédémoniens; tous les travaux furent abandonnés aux esclaves. La loi ne permettoit à un Spartiate d'autres occupations que celles que lui imposoit le service de l'état.

Lacédémone est le seul pays mentionné dans l'histoire, où l'on ait apporté des soins constans à l'éducation des hommes. Lycurgue veilla aussi à l'éducation des femmes. Les autres femmes grecques vivoient renfermées, elles s'occupoient à coudre ou à filer; Lycurgue voulut que les femmes de Lacédémone fussent exercées à la course, à la lutte et à lancer le javelot. Il ne permit pas qu'elles menassent une vie trop sédentaire, qu'elles restassent dans cette inaction qui partout ailleurs rend les femmes si

débiles. Il pensa qu'elles en seroient plus propres à donner à l'état des défenseurs robustes.

C'étoit une coutume parmi les Grecs, que les hommes parussent tout-à-fait nus dans leurs exercices gymnastiques ; Lycurgue exigea que lors de certaines fêtes les femmes se montrassent en public sans vêtement ; qu'elles dansassent et chantassent ainsi devant les jeunes gens.

Le même législateur regarda comme sujets à beaucoup d'inconvéniens l'opinion de la sainteté du mariage, et le respect pour la couche nuptiale. Ne pas se marier, et ne pas donner de défenseurs à l'état, fut considéré comme une tache honteuse. Peu importoit quel fut le père, pourvu que l'enfant fût bien conformé ; car on considéroit les enfans comme n'appartenant pas tant

à leurs parens qu'à la patrie. Connoissant les dangers, et en même temps l'inutilité de la jalousie, il imagina de la bannir de Sparte, en la rendant ridicule.

Il crut cependant devoir prendre des mesures pour empêcher que le concubinage ne fût trop fréquent. Il fit regarder comme une honte pour les jeunes gens, d'être rencontrés avec de jeunes femmes, même avec leurs épouses. Un jeune marié devoit continuer de vaquer le jour à ses devoirs avec les autres jeunes gens. Il passoit la nuit dans le dortoir commun. Ce n'étoit que furtivement, et avec des précautions infinies, qu'il pouvoit visiter son épouse.

Il est remarquable que de tous les peuples de la Grèce, c'est seulement parmi les Spartiates que nous trouvons les femmes libres et

respectées, comme elles le furent chez les nations modernes. Cela nous paroît encore plus extraordinaire, quand nous considérons quelles étoient leurs mœurs. Mais le désir des applaudissemens et la crainte du blâme étoient les ressorts par lesquels Lycurgue faisoit agir cette singulière machine politique.

Le législateur de Sparte avoit aussi peu de ménagemens pour la vie que pour la sensibilité de ses semblables. Tous les enfans étoient examinés dès leur naissance par des personnes commises à cet effet. Ceux qui se trouvoient vigoureux et bien conformés, étoient seuls conservés; ceux en qui l'on découvroit une constitution vicieuse, étoient exposés sans pitié, et périssoient dans les déserts du mont Taygète. Ceux que l'on jugeoit

dans le cas d'être un jour utiles à l'état, étoient livrés à des nourrices payées par la république.

A l'âge de sept ans, les enfans passoient dans les écoles publiques. Aucun Lacédémonien ne pouvoit élever ses enfans que dans le mode prescrit par la loi. L'objet de cette éducation n'étoit pas tant de donner des connoissances, que de former les passions, les sentimens, en un mot, de disposer ces jeunes cœurs à adopter la constitution du pays. On leur apprenoit les lettres pour leur usage et non pour l'ornement. Ce fut dans le même esprit que Lycurgue encouragea, dans les jeunes Lacédémoniens, ce penchant au vol, que l'on a regardé comme une tache de ses institutions.

Mais ceux qui le blâment à cet égard, n'ont pas bien approfondi

l'intention du législateur. Son principe fondamental c'étoit que la République étoit tout dans tout ; que les individus n'étoient rien en comparaison ; qu'ils n'avoient aucun droit à la propriété, pas même à la vie, qui ne fût subordonné aux besoins de la mère commune.

Lycurgue ayant ainsi fondé son plan de gouvernement sur des principes diamétralement opposés à ceux des autres états de la Grèce, crut nécessaire, pour le maintenir, d'empêcher, autant que possible, toute communication avec les étrangers.

Nous ne connoissons pas avec certitude jusqu'à quel point Lycurgue contribua, par ses institutions, au traitement que les Lacédémoniens exercèrent par la suite sur les esclaves. Mais c'étoit assurément une conséquence de son sys-

tême, et rien ne peut le justifier.

On raconte différemment l'origine de ces misérables, qui se distinguoient autant des autres esclaves par leur nom que par leur condition. L'opinion la plus reçue, est que la ville d'Hélos s'étant révoltée contre Lacédémone, et ayant été prise par Soüs, fils de Proclès, ses habitans furent, comme c'étoit alors la coutume, réduits en esclavage. On les amena en si grand nombre dans la Laconie, que le nom d'Hélote ou d'Hilote devint synonyme de celui d'esclave.

Les institutions de Lycurgue produisirent nécessairement une modification considérable dans la condition des esclaves. Chargés exclusivement de l'agriculture et de tous les travaux mécaniques, ils augmentèrent d'importance pour l'état. Mais comme il n'existoit, pour ainsi

dire, plus de propriétés particulières, chaque esclave se trouva appartenir à tout homme libre. Plus leur importance augmentoit, plus il devint nécessaire de les surveiller. Chaque Hilote se trouva épié par des milliers de maîtres jaloux. On employa tous les moyens possibles pour les tenir à une grande distance de leurs maîtres hautains. On leur commandoit même le vice. On les forçoit de s'enivrer, pour montrer aux jeunes Lacédémoniens dans quel état ridicule et méprisable l'intempérance plonge les hommes.

Il fallut des précautions barbares pour veiller sur la conduite de gens infiniment supérieurs en nombre aux hommes libres, et que l'on traitoit d'une manière si propre à les porter à la révolte : de-là cette abominable institution nommée *Cryptia*. On envoyoit souvent,

dans la campagne de jeunes Lacédémoniens actifs, intelligens, munis de provisions, et armés d'une dague ; ils se dispersoient et se tenoient cachés pendant le jour, afin de mieux exécuter pendant la nuit leur affreuse commission. Ils cherchoient et égorgeoient tous les Hilotes qu'ils pouvoient rencontrer. Sans doute ils choisissoient pour victimes ceux qui étoient les plus robustes, ou qui se faisoient le plus redouter par l'énergie de leur caractère. Malgré ces infâmes précautions, Lacédémone fut plus souvent en danger d'être renversée par ses esclaves que par ses ennemis extérieurs.

Il paroît que Lycurgue s'occupa aussi de l'organisation militaire des Spartiates. La discipline étoit simple dans ses principes, mais compliquée dans sa hiérarchie. La res-

ponsabilité, pour l'exécution des ordres, passoit de grade en grade, la proportion de ceux qui n'avoient point de commandement, étant comparativement très-petite. On peut dire qu'il y avoit une grande analogie entre la composition de l'armée lacédémonienne, et celle des armées de l'Europe moderne.

Lycurgue ayant, à force de courage et de persévérance, conduit à ses fins le plan le plus extraordinaire que jamais homme ait conçu, attendit quelque temps pour voir sa machine en mouvement. Ayant eu la satisfaction d'en voir concorder toutes les parties, il ne songea plus qu'à la rendre durable. Il convoqua une assemblée du peuple, et dit qu'il avoit encore quelque chose à proposer, mais qu'il lui falloit pour cela consulter l'oracle de Delphes; qu'il exigeoit, en attendant,

de ses concitoyens, la promesse qu'ils ne changeroient rien à ses lois avant son retour.

Les rois, le sénat et le peuple l'exhortèrent à faire le voyage, et jurèrent solennellement de ne consentir à aucune innovation jusqu'à son retour.

Lycurgue obtint à Delphes une réponse aussi favorable que la première fois. L'oracle déclara que la constitution de Sparte, telle qu'il l'avoit établie, étoit excellente ; que tant qu'on l'observeroit tout entière, elle feroit le bonheur et la gloire de l'état.

Lycurgue envoya cette réponse à Sparte, déterminé à n'y plus revenir. Il croyoit désormais avoir assez vécu. Sa mort seule pouvoit cimenter l'observation de ses lois, et il pensoit que l'homme d'état doit, autant qu'il est en lui, faire tourner

sa mort même à l'avantage de son pays. On assure qu'en conséquence il se laissa mourir volontairement faute de nourriture.

Il y a néanmoins plusieurs versions sur le lieu et le genre de sa mort; les uns disent qu'il se retira dans l'île de Crète et y atteignit un âge assez avancé; qu'il mourut naturellement, qu'on le brûla suivant l'usage; mais que d'après ses ordres, on jeta ses cendres dans la mer, de peur qu'une partie quelconque de son corps étant rapportée à Sparte, ses concitoyens ne se crussent dégagés de leur serment.

Peu de temps après l'établissement des lois de Lycurgue, l'état de Lacédémone ne devint pas moins puissant au dehors, que tranquille dans son intérieur. Les Spartiates sentoient leurs forces, et brûloient de les essayer; ils ne tardèrent pas à de-

venir des voisins redoutables. La Messénie fut leur première conquête.

L'histoire de la Messénie offre peu d'intérêt avant ses guerres avec Lacédémone. Les causes qu'on a données à ces querelles sont remarquables et conformes à l'esprit des temps. Quoique les Grecs fussent politiquement divisés, il y avoit toujours une communauté d'intérêt en matière de religion. Quelques rites, à la vérité, étoient particuliers à certaines villes, ou même à de certaines familles ; mais il y en avoit qui appartenoient à tous ceux de la même origine, tels que les Doriens, les Ioniens, les Etoliens; d'autres enfin, communes à toute la nation.

Il existoit à Limnæ, sur les frontières de la Laconie, un temple consacré à Diane. Les Messéniens et les Lacédémoniens, étant

également d'origine Dorienne, y faisoient en commun des sacrifices, et y célébroient des jeux.

Dans un tumulte qui s'éleva à l'une de ces fêtes, Téléclus, roi de Sparte, fils d'Archélaüs, contemporain de Lycurgue, fut tué. Les Lacédémoniens prétendirent que ceux de Messénie avoient tenté d'enlever plusieurs vierges de Sparte, et que Téléclus avoit perdu la vie en les défendant. Les Messéniens accusèrent au contraire les Lacédémoniens de trahison; ils soutinrent que les prétendues vierges étoient des jeunes gens déguisés, qui avoient formé le complot d'assassiner les chefs Messéniens; que Téléclus et les siens n'avoient fait que subir la juste peine de leurs intentions exécrables.

De quelque côté que fussent les torts, les Lacédémoniens suspendirent leur ressentiment jusqu'au

règne d'Alcamènes, fils de Téléclus et de Théopompe, petit-fils de Charilaïs. Dans cet intervalle, il étoit survenu d'autres motifs de dissension, par suite d'une querelle particulière entre le Messénien Polycharès, et le Spartiate Euæphnus; le fils du premier avoit été assassiné par ordre de celui-ci. Polycharès n'ayant pu obtenir à Sparte justice de cet attentat, se mit à égorger tous les Lacédémoniens qu'il trouvoit sans défense.

Ces outrages furent cause qu'une députation fut envoyée de Sparte au gouvernement Messénien pour en demander la réparation; deux rois régnoient alors en Messénie. Androclès, l'un d'eux, proposa de livrer Polycharès, plutôt que de s'exposer à la guerre. Antiochus s'opposa à une mesure qu'il affirma être à-la-fois lâche et injuste. Telle étoit

l'anarchie qui régnoit dans le gouvernement Messénien, qu'il fallut recourir aux armes pour décider cette affaire. Androclès et ses principaux partisans furent tués, et Antiochus se trouva seul roi en Messénie.

Les Lacédémoniens indignés prirent les armes, et jurèrent de ne point rentrer chez eux, qu'ils n'eussent subjugué toute la Messénie. Leur première expédition fut de s'emparer par surprise de la ville d'Amphéïa [1].

Antiochus mourut, n'ayant régné que quelques mois; il laissa la couronne à son fils Euphaès. Ce prince évita de livrer une bataille générale aux Lacédémoniens, supérieurs par leur discipline, et mit en si bon état de défense toutes les villes de Messénie, que les efforts

[1] L'an 743 avant J. C.

de l'ennemi échouèrent contre elles.

Après avoir établi la tranquillité dans l'intérieur, il fit embarquer des troupes d'élite, et vengea le pillage commis en Messénie, par des représailles sur la côte de Laconie. Ce fut seulement après quatre ans de guerre qu'il jugea son peuple capable de se mesurer en pleine campagne avec les Lacédémoniens; encore ne voulant rien livrer au hasard, ne chercha-t-il pas autant à obtenir une victoire décisive, qu'à saisir toutes les occasions de combattre l'ennemi sans désavantage.

L'année suivante il y eut une bataille sanglante, la nuit sépara les combattans, et le lendemain matin les deux armées se trouvèrent tellement affoiblies par cet horrible carnage, qu'aucunedes deux ne voulut recommencer le combat.

Les Messéniens avoient montré qu'ils n'étoient point inférieurs aux Spartiates par la force des armes ; mais d'autres circonstances rendoient leurs affaires de plus en plus déplorables. Leurs terres avoient été ravagées, et ne leur offroient plus de subsistances ; des épidémies moissonnoient leur population. Ils furent contraints de se retrancher sur le mont Ithome, près de la mer ; ce qui leur offroit plus de moyens pour se procurer des vivres, les Lacédémoniens n'ayant point de forces navales.

Ils envoyèrent ensuite consulter l'oracle de Delphes. Qnand la réponse eût été dictée par les Spartiates, elle n'auroit pas été plus propre à répandre la discorde et la confusion parmi les Messéniens. La pythonysse déclara qu'il falloit sacrifier aux divinités infernales une

jeune fille du sang de la maison régnante.

On tira au sort ; il désigna la fille de Lyciscus ; mais un prêtre gagné par le père, déclara que l'enfant étoit supposé, et que ce n'étoit pas une victime telle que l'exigeoient les dieux. Lyciscus profita de la surprise et des doutes qu'occasionna cette déclaration, pour soustraire sa fille, et il l'emmena à Sparte.

Le conseil étoit plongé dans le plus cruel embarras, lorsqu'Aristodème, en qui la superstition ou l'ambition, et sans doute ces deux sentimens à-la-fois, avoient étouffé toute tendresse paternelle, offrit volontairement sa fille pour victime. Mais de nouveaux obstacles se présentèrent. La fille d'Aristodème étoit fiancée à un jeune homme d'un rang distingué, et l'un

des favoris du roi : ce jeune homme soutint avec véhemence que la jeune fille n'appartenoit point à son père, mais à celui dont elle étoit sur le point de devenir épouse.

Comme on n'écoutoit pas ses représentations, le jeune homme, pénétré d'horreur, s'écrie que la fille d'Aristodème ne sauroit remplir les intentions des dieux; qu'elle n'est pas vierge, qu'elle est grosse par suite de leur commerce illicite.

L'insulte ajoutée à la résistance, excite la rage d'Aristodème; ce barbare plonge un poignard dans le cœur de sa fille. Tous les spectateurs frémissent. Les prêtres, insatiables de cruauté, s'écrient : Ce n'est pas la piété, c'est la fureur qui a guidé le bras du meurtrier; les dieux demandent une autre victime.

Mais le sage Euphaès, soutenu avec énergie par les familles du sang

royal, persuada au peuple que le vœu de l'oracle étoit rempli; que les dieux ne demandoient point d'autre sang.

L'exécrable attentat d'Aristodème fit, dit-on, plus d'impression sur les Lacédémoniens, que le respect dû à l'oracle. Ils virent qu'il n'étoit pas facile de soumettre de pareils hommes. Pendant cinq ans les hostilités furent presque interrompues; mais dans la sixième année on frappa encore une fois de grands coups.

Théopompe marcha contre Ithome. Euphaès fit une sortie. On se battit avec fureur, sans qu'il y eût de résultat décisif. Euphaès reçut une blessure mortelle; et, comme il n'avoit point de postérité, l'ambitieux et cruel Aristodème fut appelé par le peuple à lui succéder.

Aristodème conduisit la guerre

avec tant d'intelligence, qu'il la prolongea encore pendant quatre années; mais enfin, assiégé et resserré étroitement dans Ithome, il désespéra du salut de la place, et se perça d'un coup d'épée sur le tombeau de sa fille.

Les habitans se défendirent encore plusieurs mois; mais leur nombre diminuoit peu-à-peu; ils désertoient et fuyoient vers d'autres contrées. Les Lacédémoniens ayant enfin pris Ithome, rasèrent cette ville, et s'emparèrent des autres avec facilité [1].

On donna aux Asinéens, que les Argiens venoient d'expulser de leur territoire, une partie de la côte de Messénie. Le reste fut laissé aux Messéniens; mais sous la condition qu'ils se reconnoîtroient sujets de Sparte, et lui paieroient la moitié

[1] L'an 724 avant J. C.

du produit de leurs terres. C'est ainsi que cet important territoire accrut les domaines de Sparte.

Parmi les événemens de cette guerre, il en est un qui doit paroître étrange aux modernes, mais qui est attesté par les auteurs anciens les plus judicieux. Les relations en diffèrent, mais elles s'accordent sur les points essentiels. On dit que les femmes des Lacédémoniens soutinrent long-temps, avec un courage vraiment spartiate, l'absence de leurs maris, qu'un serment solennel retenoit si long-temps hors de leurs foyers; mais les années s'écoulant sans que les Messéniens fussent soumis, les dames de Lacédémone envoyèrent une députation à l'armée pour représenter l'extravagance d'une pareille guerre. Les ennemis, disoient-elles, restant sur leur territoire avec leurs familles, pro-

duisoient sans cesse de nouveaux citoyens pour réparer les ravages des combats ; mais les femmes spartiates consumoient leurs années dans le veuvage : si la guerre continuoit, quand même on remporteroit la victoire, l'état ne se trouveroit pas moins dépeuplé, que s'il fût devenu la proie de conquérans, puisqu'il ne se seroit pas élevé de générations nouvelles.

Ces plaintes méritoient un sérieux examen ; mais on ne pouvoit y déférer sans se rendre coupables de parjure, et sans encourir la vengeance des dieux. Cependant la difficulté n'étoit pas aussi forte pour les Lacédémoniens qu'elle l'eût été pour tant d'autres peuples. Il fut convenu que tous ceux qui étoient arrivés à l'âge de porter les armes depuis le commencement de la guerre, et qui, par conséquent, n'avoient

point prêté le serment, retourneroient dans leurs foyers, et se partageroient toutes les filles nubiles. Quand la guerre fut terminée, les enfans nés de ces commerces illégitimes furent proscrits par les autres citoyens; on les expulsa hors du Péloponnèse. Ils consentirent à s'expatrier; et, sous la conduite de Phalanthus, l'un d'eux, ils fondèrent la ville de Tarente en Italie.

Pendant près de quarante ans, la Messénie resta dans une obéissance paisible; mais ce joug étoit trop dur et trop humiliant pour être volontairement supporté. Il ne falloit qu'un chef jouissant de quelque réputation, pour rassembler et concentrer les élémens de l'orage qui se formoit. Les conditions requises pour un semblable chef de parti se trouvoient réunies dans Aristomènes, jeune homme dont le grand courage

recevoit encore un nouvel éclat de sa filiation ; car il descendoit d'Hercule par une longue suite de rois Messéniens.

Une faction s'étant formée, Aristomènes se mit à la tête. Les mécontens envoyèrent secrètement sonder les dispositions des Argiens et des Arcadiens, anciens alliés de la Messénie. On leur fit des promesses favorables : Aristomènes et son parti ne balancèrent plus à attaquer un corps de Lacédémoniens à Deræ [1]. L'action fut chaude et meurtrière, mais la victoire indécise. Cependant les Messéniens, enchantés de la valeur d'Aristomènes, lui offrirent de régner sur eux. Il refusa cet honneur, et accepta seulement les fonctions de général.

La première aventure de ce héros, après son élévation, est romanesque ;

[1] L'an 685 avant J. C.

mais tout le siècle étoit monté sur ce ton. Aristomènes connoissoit fort bien le pouvoir de la superstition sur ses contemporains ; il résolut de s'en servir. Il y avoit à Sparte un temple de Minerve, couvert en airain. Aristomènes pénétra seul dans la ville pendant la nuit ; ce qui n'étoit pas difficile, car il n'y avoit ni gardes ni murailles, et il étoit défendu aux habitans de sortir dans les rues avec des lumières. Il entra dans le temple à la faveur de l'obscurité, et y suspendit un bouclier, avec une inscription portant qu'Aristomènes avoit choisi dans les dépouilles de Sparte ce bouclier pour l'offrir à la déesse.

Les Grecs ne craignoient rien tant que de se voir enlever par un ennemi la faveur d'une divinité, sous la protection de laquelle les avoient mis leurs ancêtres. Les Lacédémo-

niens en conçurent de telles alarmes, qu'ils envoyèrent demander à Delphes ce qu'il falloit faire. La Pythonisse leur conseilla de prendre un Athénien pour chef. On envoya donc une ambassade à Athènes.

Mais il se présentoit un autre embarras. Les Athéniens, d'un côté, étoient loin de désirer la réunion au territoire de Sparte, de la plus belle province du Péloponnèse. D'un autre côté, ils ne vouloient point contrarier directement l'oracle. Ils prirent un parti moyen : ce fut d'envoyer un homme, nommé Tyrtée, qui avoit été maître d'école, ne jouissoit d'aucune considération, étoit boîteux, et ne paroissoit devoir être d'aucune utilité pour les Lacédémoniens.

Mais ce Tyrtée fut précisément la cause de leurs succès; il anima leur courage par ses chants. C'est d'après les fragmens des poésies

qu'il composa à cette occasion, que les historiens ont tiré la plus grande partie des documens sur les affaires de Messénie [1].

Les Messéniens avoient reçu des renforts d'Argos, de l'Arcadie, de Sicyone et de l'Elide. Les Corinthiens furent le seul peuple qui envoya des secours aux Lacédémoniens. La bataille de Capruséma, où les Messéniens remportèrent la victoire, fut si fatale aux Spartiates, que ceux-ci discutèrent s'ils ne devoient point entamer des négociations pour la paix.

Tyrtée ranima le courage des Spartiates par ses chants. On crut

[1] On trouve des renseignemens encore plus étendus dans trois élégies, composées par les Messéniens Comon et Euclète. Pausanias s'est encore servi, pour rédiger cette histoire, des écrits de Myron de Priène, et d'un poëme de Rhianus de Crète.

(*Note du Traducteur.*)

nécessaire d'augmenter le nombre des citoyens, en émancipant des hilotes et en leur donnant le droit de bourgeoisie. Cette mesure étoit loin d'être populaire; mais les poésies de Tyrtée persuadèrent au peuple d'y acquiescer. La guerre fut dès-lors poussée avec toute la vigueur possible.

Aristomènes cependant cherchoit à profiter de ses avantages. Il ne fit point une invasion régulière en Laconie, et se contenta d'incursions passagères. Il surprit la ville de Pharæ, y prit un butin considérable, et défit le roi Anaxandre, qui avoit dressé une embuscade pour intercepter son retour. Dans une autre irruption, il prit la ville de Caryæ, et emmena captives des vierges de Sparte, qui s'y étoient assemblées pour célébrer les fêtes de Diane.

Pendant la marche, des jeunes

gens, pris de vin, voulurent insulter les captives. Aristomènes leur ayant fait des représentations inutiles, tua de sa propre main le plus mutin sur la place, et rendit les jeunes filles à leurs parens.

Dans une autre attaque, sur la ville d'AEgile, Aristomènes fut fait prisonnier par des dames de Sparte, qui s'y étoient aussi rassemblées pour la célébration d'une fête; mais qui, à l'approche de l'ennemi, avoient pris les armes. Cependant Archidamie, prêtresse de Cérès, étant devenue amoureuse de lui, facilita son évasion.

Dans la troisième année de cette guerre, les forces Lacédémoniennes et Méssèniennes se mesurèrent à Mégalétaphrus. La défection d'Aristocratès, prince Arcadien, allié des Messéniens, mais qui avoit des intelligences secrètes avec Lacédé-

mone, causa la déroute complète d'Aristomènes.

Les Messéniens se virent encore une fois obligés de recourir à la ressource qu'avoit employée Euphaès lors de la première guerre. Ils rassemblèrent leurs troupes à Éïra ou Ira, place très-forte près de la mer, d'où ils parvinrent à conserver une communication avec leurs ports de Pylos et de Méthone. L'esprit entreprenant d'Aristomènes n'étoit point abattu par ce désastre. Il sortoit fréquemment d'Eïra à la tête de troupes choisies, et pilloit les districts occupés par les Lacédémoniens; il osa même pénétrer dans la Laconie, et saccagea la ville d'Amyclæ.

Les opérations des sièges étoient, dans ce temps là, d'une lenteur extrême; le seul moyen des assiégeans étoit de prendre la place par

famine. Mais les Lacédémoniens ne pouvant affamer Eïra, publièrent un édit par lequel il étoit défendu de faire aucunes cultures dans les parties conquises de la Messénie.

Aristomènes fut enfin victime de son excès d'audace. Surpris à l'improviste par un corps nombreux de troupes spartiates qui avoient les deux rois à leur tête, il fut vaincu, blessé et fait prisonnier. Les Lacédémoniens, considérant lui et les siens comme des rebelles, condamnèrent les prisonniers sans distinction, à être précipités dans le Céada. C'étoit une caverne profonde où l'on jetoit les criminels condamnés à mort. Tous périrent de cette chute, à l'exception d'Aristomènes, dont la conservation fut regardée comme miraculeuse. Un aigle, dit-on, s'étant placé au-dessous de lui,

le soutint sur ses aîles, et le porta au fond sans qu'il se fît de mal.

Mais il n'est pas besoin de miracles pour expliquer un fait qui n'est pas physiquement impossible. Aristomènes ne se trouva d'abord guères avancé de conserver la vie dans ce gouffre ténébreux, environné de ses compagnons morts et mourans, de squelettes et de cadavres infects. Il se retira dans l'angle le plus reculé, et couvrant sa tête de son manteau, il attendit patiemment la mort.

Ce fut, selon Pausanias, le troisième jour de cette horrible captivité, qu'un certain bruit excita son attention; Aristomènes se découvrant les yeux, aperçut, à l'aide d'une foible lueur, un renard qui dévoroit les cadavres. Il fut frappé de l'idée salutaire, que sans doute cet animal avoit trouvé un autre

chemin que celui par lequel on les avoit précipités, et qu'il le reprendroit vraisemblablement pour s'en aller : en conséquence, il s'approcha du renard, lui saisit une jambe d'une main, tandis qu'avec son manteau il se mettoit de l'autre à l'abri de ses morsures ; ensuite il se laissa traîner par cet animal, dans un passage si étroit qu'enfin son corps ne put y passer; mais en cet endroit on apercevoit la lumière du dehors; Aristomènes laissa le renard en liberté, et se mit à creuser la terre avec ses mains, jusqu'à ce qu'il se fût frayé un passage; enfin il se sauva à Eïra.

On n'ajouta d'abord aucune foi, dans Sparte, au bruit du retour d'Aristomènes ; on fit des préparatifs pour continuer le siège d'Eïra. Un corps auxiliaire de Corinthiens arriva pour faciliter la conquête.

Aristomènes, instruit de la marche de ces troupes, fit une sortie, surprit leur camp pendant la nuit, les tailla en pièces, et rentra chargé de butin. Ce vainqueur extraordinaire célébra un hécatomphonéïa ; c'étoit le sacrifice prescrit chez les Grecs, à ceux qui, dans une bataille, avoient tué cent ennemis de leurs propres mains.

Les Lacédémoniens consentirent à une trève de quarante jours, à cause des solennités qui alloient avoir lieu en l'honneur d'Hyacinthe.

Pausanias rapporte que des mercenaires Crétois, engagés à leur service, profitèrent de cette suspension d'armes pour frapper un grand coup contre les Messéniens. Ils se saisirent d'Aristomènes, mais celui-ci recouvra sa liberté par le secours de la jeune femme chez qui il étoit logé : elle coupa ses liens, et lui

fournit les moyens d'égorger ses gardes.

Le blocus d'Eïra se prolongea cependant jusqu'à la onzième année [1]. Aristomènes ne cessoit de faire des actions d'éclat. Il prit avec lui cinq cents Messéniens, trois cents Arcadiens, et tenta le coup hardi de s'emparer de Sparte, pendant que l'armée lacédémonienne en étoit éloignée. La trahison d'Aristocratès, chef des Arcadiens, fit manquer cette expédition. Une assemblée du peuple condamna ce perfide à être lapidé. On éleva une colonne avec une inscription, pour perpétuer la mémoire de son infamie.

Les Pyliens, les Méthoniens et autres habitans de la côte, désespérant du salut de leurs villes, embarquèrent leurs effets sur tous les

[1] L'an 671 avant J. C.

vaisseaux qu'ils purent rassembler, et vinrent mouiller à Cyllène, port d'Elide. Ils firent ensuite proposer à leurs compatriotes qui s'étoient retirés en Arcadie de venir les rejoindre et de former une colonie dont Aristomènes seroit le chef. Cette proposition fut accueillie et approuvée par Aristomènes, qui ne voulut cependant point commander l'expédition. Il confia cet honneur à son fils Gorgus, et à Manticlus, fils de son ami Théoclès. Les émigrés débarquèrent en Sicile, et y fondèrent la ville de Messine, ainsi appelée encore aujourd'hui par corruption, de Messène. La ville de Reggio, qui est en face, sur le même détroit, avoit déjà été bâtie par d'autres Messéniens.

Aristomènes n'avoit pas cependant perdu toute espérance. Il recourut à l'oracle de Delphes; mais la Pythonisse fut trop sage pour lui

donner de l'encouragement. Mais si ce chef étoit malheureux comme homme public, il trouva la fortune plus favorable comme particulier. Damagète, roi d'Ialysus dans l'île de Rhodes, ayant été demander au même oracle, à qui il devoit se marier, le dieu lui fit conseiller d'épouser la fille de celui des Grecs qui avoit déployé le plus grand caractère. C'étoit clairement désigner Aristomènes. Damagète demanda sa fille, et emmena son beau-père à Rhodes, où il passa le reste de ses jours dans une honorable aisance.

Les Lacédémoniens restoient maîtres d'un pays presque désert. Ils conservèrent les Asinéens dans l'établissement qu'ils leur avoient donné en Messénie. Les Naupliens, chassés de leur pays par les Argiens, reçurent la ville et le territoire de Méthone. Les Spartiates se parta-

gèrent le reste du pays, et réduisirent à la condition d'hilotes ceux des misérables habitans qui n'avoient pas eu la possibilité ou la volonté de fuir.

On pourroit croire qu'ici l'histoire de la Messénie est terminée. Cependant ses habitans figurèrent de temps en temps dans les affaires de la Grèce; et après plus d'un siècle et demi une révolution extraordinaire leur fit recouvrer leur pays natal.

Pendant le long espace de temps qu'exigea cette conquête, Sparte avoit eu d'autres guerres à soutenir contre ses voisins, notamment contre les Argiens et les Arcadiens, et plusieurs commotions politiques à apaiser.

Nous avons parlé de la constitution politique établie par Lycurgue. On ne connoît pas bien l'époque où

furent créés ces magistrats, nommés Éphores, qui, par la suite des temps, acquirent une autorité presque despotique. Hérodote, Platon et Xénophon en attribuent l'institution à Lycurgue; Aristote, Plutarque et d'autres, la rapportent au règne de Théopompe. Si ce dernier prince ne fut pas le créateur des Éphores, au moins augmenta-t-il beaucoup leur crédit et leurs priviléges.

Les Éphores étoient au nombre de cinq, choisis dans le sein du peuple et par le peuple. Leurs fonctions avoient beaucoup d'analogie avec celles des tribuns de Rome. L'histoire des uns et des autres offre une preuve palpable de l'impuissance de l'ancienne démocratie qui, dans les deux républiques les mieux constituées de l'antiquité, incapable de soutenir ses droits, étoit réduite à l'absurde nécessité de

créer et de souffrir une magistrature tyrannique pour les défendre.

CHAPITRE V.

Notice sur les Provinces septentrionales et sur les premières Colonies grecques. — Histoire d'Athènes jusqu'à l'abolition de la royauté.

Tandis que Lacédémone acquéroit parmi les états de la Grèce une prééminence qu'aucun d'eux n'avoit eue depuis l'expulsion de la maison de Pélops du trône d'Argos, une puissance rivale appuyée sur des mœurs toutes différentes et des institutions d'une tout autre nature, se formoit silencieusement hors du Péloponnèse.

Mais les divisions qui affoiblirent et réduisirent à la nullité les autres nations grecques, contribuèrent

principalement à mettre Athènes et Lacédémone à la tête de la nation.

Quelques siècles après la guerre de Troie, l'histoire des provinces septentrionales n'offre que des relations confuses d'émigrations, d'expulsions, de brigandages et d'hostilités continuelles. La principale révolution dont le souvenir nous ait été transmis, fut opérée soixante ans après la guerre de Troie, par l'émigration des Béotiens, peuple de Thessalie, qui envahirent le territoire de Thèbes, accablèrent les descendans de Cadmus, et donnèrent à toute cette province le nom de Béotie.

Chaque ville de la Béotie, un peu considérable, avoit la prétention d'être une république indépendante; celle de Thèbes prétendoit à une espèce de suprématie, au moins en temps de guerre; toutes formoient

une ligue dirigée par des magistrats communs, nommés Béotarques.

Depuis la guerre de Troie jusqu'après les conquêtes des Doriens dans le Péloponnèse, Athènes offre peu d'intérêt à l'histoire; mais une révolution semblable à celle qu'effectuèrent les Héraclides, ne pouvoit pas être sans importance pour les voisins.

Le territoire athénien s'étendoit alors seulement jusqu'à l'isthme de Corinthe. Mais le peuple de la presqu'île du Péloponnèse, dans la province qui s'étend sur la côte septentrionale, étoit, comme les Athéniens, de race ionienne. Lorsque Tisamène, à la tête des troupes achéennes d'Argos et de Lacédémone, eut garanti ce pays contre les entreprises des Héraclides, on en trouva les limites trop resserrées pour sa population. On opprima, en conséquence, les anciens habitans, et plusieurs fa-

milles ioniennes furent contraintes à émigrer.

Athènes tendit les bras à ces malheureux ; elle servit de réfuge, non-seulement aux Ioniens d'AEgialie, mais à des Messéniens, qui, sous la conduite de Mélanthus, roi de Pylos, vinrent s'y établir. Les Athéniens étoient alors en guerre avec les Béotiens, et par conséquent disposés à recevoir cet accroissement de forces.

Ce bienfait ne fut pas sans récompense.

Les armées d'Athènes et de Béotie étant sur le point d'en venir aux mains, le roi de Béotie proposa de vider la querelle par un combat singulier entre lui et Thymœtes, roi d'Athènes.

Thymœtes se sentant peut-être inférieur en force et en agilité, refusa le défi : c'étoit blesser les préju-

gés du temps. Mélanthus, le chef des Messéniens fugitifs, s'offrit pour être le champion d'Athènes, et fut accepté. La victoire se déclara en faveur de Mélanthus, et le sceptre d'Athènes fut sa récompense. Thimœtes fut déposé, et avec lui la famille de Thésée cessa de régner.

Les Doriens, bientôt après leur établissement dans le Péloponnèse, avoient empiété sur le territoire athénien, et fondé la ville de Mégare sur la côte septentrionale du golfe Saronique.

Il paroît que Mégare avoit déjà pris de la consistance, lorsque Codrus succéda à Mélanthus son père. La guerre éclata : les Mégariens reçurent du Péloponnèse de si puissans secours, qu'Athènes se trouva près de sa ruine. Au moment de livrer bataille, on consulta l'oracle de Delphes. Il répondit que les Pé-

loponnésiens obtiendroient la victoire, pourvu qu'ils épargnassent les jours du roi d'Athènes [1].

Cette décision ayant été divulguée, Codrus animé par l'héroïsme du siècle, résolut de se dévouer pour le salut de son pays. Il se déguisa en paysan, prit un fagot sur ses épaules, un crochet à la main, et entra dans le camp ennemi; ayant aperçu un groupe de soldats, il se mêla parmi eux, et leur chercha querelle: dans la dispute, il frappa un soldat de son bâton, et le soldat lui passa son épée au travers du corps.

On ne tarda pas à reconnoître le paysan supposé pour être le roi d'Athènes; les chefs Péloponnésiens, craignant l'accomplissement de l'oracle, retirèrent promptement leurs forces dans le Péloponnèse [2]. Peu

1 L'an 1070 avant J. C.

2 *Ibid.*

de temps après on fit la paix avec Mégare.

Si la mort de Codrus délivra Athènes des dangers d'une guerre extérieure, elle fut la cause immédiate d'une sédition non moins funeste.

Médon, fils de Codrus, étoit boiteux : comme on estimoit beaucoup alors les qualités corporelles, un parti nombreux lui préféroit son jeune frère. Mais un tiers-parti encore plus fort, vouloit les exclure l'un et l'autre, disant que les Athéniens ne devoient pas avoir d'autre roi que Jupiter.

Cependant l'oracle se prononça en faveur de Médon, et les choses furent arrangées à l'amiable; mais il fut convenu qu'après Codrus, qui avoit si bien mérité de son pays, nul ne seroit honoré du titre de roi, dont il étoit impossible d'être

aussi digne que lui. Médon resta premier magistrat de la République, avec le titre d'Archonte ou de chef, que l'on déclara héréditaire dans sa famille, mais à la charge par l'Archonte d'être responsable, devant l'assemblée du peuple, de sa bonne administration.

Comme l'Attique étoit alors surchargée d'habitans, on envoya une colonie dans l'Asie-mineure. Nélée et Androclus, les plus jeunes fils du dernier roi, en furent les chefs.

Toutes les factions furent apaisées par cet expédient.

Tandis qu'Athènes jouissoit ainsi du repos, et que l'ambition de Sparte étoit renfermée dans les limites du Péloponnèse, la Grèce étendoit au loin ses domaines, et portoit de toutes parts de nombreuses colonies.

De toutes les îles de la Grèce, nous n'avons guères parlé jusqu'à présent que de la Crète. Les autres îles de la mer Égée étoient anciennement occupées, en partie par les Phéniciens, en partie par les Pelasges-Lélégiens, qui vivoient, comme eux, de pirateries. Minos les expulsa et les remplaça par des colonies de sa nation.

Le pouvoir des rois de Crète s'étant affoibli, quelques-unes de ces îles se firent indépendantes; d'autres passèrent sous différentes dominations. L'île d'Eubée, l'une des plus considérables de ces îles, n'obéit sans doute jamais aux monarques Crétois.

Chalcis et Érétrie passent pour avoir été des colonies athéniennes fondées avant la guerre de Troie. Réunies par une étroite alliance, ces deux villes tenoient sous leur do-

mination les îles voisines d'Andros, Ténos et Céos. Elles peuplèrent les péninsules de Pallène et d'Athos, et le territoire d'Olynthe sur les frontières de Thrace et de Macédoine; enfin elles établirent des colonies en Italie et en Sicile.

On a supposé, mais sans autorités suffisantes, qu'avant la guerre de Troie il y avoit déjà eu des migrations de la Grèce dans l'Asie-mineure. Strabon cite notamment les villes de Milet, de Téos et de Smyrne. Mais les grandes émigrations des Ioniens et des Eoliens, occasionnèrent des révolutions complètes dans ce beau pays, et en renouvelèrent toute la population. Aucun auteur ne nous a donné de relation complète de ces événemens importans et extraordinaires.

La migration des Éoliens fut une conséquence immédiate de la con-

quête du Pélop onnèse pr les Héraclides. Penthilus, un des fils d'Oreste, chercha un asile dans l'île d'Eubée, et y fut suivi par une multitude de Péloponnésiens: beaucoup s'y établirent ; mais le plus grand nombre, réuni à une troupe considérable de Béotiens, passa avec leur prince dans la Thrace.

Après sa mort, son fils Échelatus franchit l'Hellespont, et se rendit maître de Troie; il mit, comme on le croit, un dernier terme à l'existence et jusqu'au nom de cette ville malheureuse.

Vers le même temps, Cleüès et Malaüs qui étoient aussi de la race d'Agamemnon, avoient rassemblé un grand nombre de Péloponnésiens fugitifs, sur le mont Phricius dans la Locride, près des Thermopyles, et passant dans l'Asie-mineure, ils y fondèrent la ville de Cumes.

C'est ainsi que toute la côte, depuis Cyzicus sur la Propontide, jusqu'à la rivière Hermus, conjointement avec l'île de Lesbos, conquise par Graïs, fils d'Échelatus, furent peuplées par des Péloponnésiens et des Béotiens, et reçurent le nom d'Éolide.

La grande migration Ionienne eut lieu un peu plus tard, mais produisit des colonies encore plus florissantes. Nous avons dit qu'elle eut pour chefs Nélée et Androclus, fils de Codrus. Ils se saisirent de toute la côte de l'Asie mineure, depuis l'Hermus, jusqu'au promontoire de Possidéion vers le Sud. Les Cariens, habitans originaires du pays, furent chassés, mais on conserva ceux d'origine grecque. On y fonda douze villes qui toutes devinrent considérables, savoir : Ephèse, Milet, Myus, Lébédos, Colophon, Priène,

Téos, Erythræ, Phocée, Clazomène, Chio et Samos, à quoi il faut ajouter Smyrne, que l'on acquit par la suite des Éoliens.

Au sud de ce territoire, les Grecs fondèrent encore d'autres colonies. Telle fut Halicarnasse, fondée par les Trézéniens, et qui devint beaucoup plus opulente que la mère-patrie. L'île de Rhodes étoit depuis long-temps occupée par les Grecs. Homère rapporte que Tlépolémus, fils d'Hercule, y amena une colonie d'Argos. Rhodes et Halicarnasse furent les principaux établissemens des Grecs en Asie. Leurs habitans étoient de la race des Doriens.

La côte septentrionale de la mer Egée ne vit pas des établissemens grecs aussi solides, ni aussi florissans que la côte orientale. Cependant, à une époque très-ancienne, des aventuriers grecs s'étoient ré-

pandus dans toutes les meilleures provinces, sur la côte égéenne de la Thrace, sur la Propontide, et jusques sur le Pont-Euxin. La Macédoine avoit été occupée par des Grecs d'Argos, sous le commandement de Caranus, prince du sang d'Hercule.

Peu de temps après la guerre de Troie, Teucer, fils de Télamon, et frère du célèbre Ajax, amenant une colonie de la petite île de Salamine située sur la côte d'Attique, fonda la ville de Salamine en Chypre. Il est certain que cette dernière île fut très-anciennement occupée par les Grecs; elle avoit d'abord appartenu aux Phéniciens. Ce furent eux qui y introduisirent le culte de Vénus, déesse d'origine syrienne.

Les Phéniciens n'avoient pas trouvé cette île convenable à leur commerce; mais les Grecs y accoururent de toutes les parties de leur

territoire, attirés par l'abondance des bois de construction, et par la richesse des mines de cuivre.

L'île de Théra, l'une des Cyclades, reçut d'abord une colonie de Lacédémone ; elle fonda ensuite elle-même une colonie, la ville de Cyrène en Afrique. Pindare nous atteste combien fut florissante la partie de la côte d'Afrique, que l'on appeloit Cyrénaïque.

Du temps d'Homère, l'Italie et la Sicile n'étoient guères connues que de nom ; on les supposoit habitées par des sauvages et des monstres imaginaires. Les malheurs qu'entraîna la guerre de Troie furent, dit-on, la première cause de l'émigration des Grecs vers ces contrées. Cela est plus que probable, quoiqu'il ne faille point ajouter foi à ce que les traditions rapportent du nom des chefs et des lieux où ils débar-

quèrent. Par exemple, il n'est pas sûr que Diomède, après avoir fondé Arpi, Canusium et Sipontum en Apulie, ait réellement pénétré jusqu'au fond du golfe adriatique, et se soit rendu maître des bouches du Pô. Il est encore plus douteux que Pise, en Toscane, ait été bâtie par les Piséens du Péloponnèse, qui avoient suivi Nestor au siége de Troie, et que l'Arcadien Evandre ait fondé sur les bords du Tibre ce village, qui devint Rome.

La ville de Cumes, sur la côte de Campanie, passe pour avoir été le plus ancien établissement des Grecs en Italie. Elle fut bâtie par Mégasthènes et Hippoclès, venus, l'un de Chalcis, l'autre de Cumes en Eubée, peu de temps après la fondation de ces villes par les Athéniens. Cumes de Campanie prospéra et multiplia en quelque sorte ses rejetons. Naples lui doit sa création.

Les Chalcidiens d'Eubée réunis aux Messéniens, bâtirent Rhegium, aujourd'hui Reggio, sur la pointe méridionale de l'Italie. Peu de temps après, Tarente fut fondée par les Lacédémoniens.

Locres Epizephyrium et Médame furent peuplés par les Locriens de Crissa; Scyllacium par les Athéniens; Crotone et Sybaris, des ruines de laquelle sortit Thurium, par les Achéens; Salente et Brindes, par les Crétois.

En Sicile, les colonies firent les mêmes progrès. Naxos est la première colonie que les Grecs fondèrent en Sicile. Immédiatement après, les Corinthiens bâtirent Syracuse dans une des parties les plus fertiles de l'île. Les Rhodiens et les Crétois établirent Gela; Léontium et Catana étoient des colonies sorties de Naxos. Tauromenium, Selinus, Himera,

Camarina, Acragas (Agrigentum), et Zancle, eurent pour métropoles d'autres colonies grecques en Sicile et dans la Base-Italie. Il est remarquable que jamais les Grecs ne s'occupèrent de peupler l'intérieur des terres. Leur activité leur faisoit rechercher les situations maritimes.

Les Grecs d'Italie et de Sicile, dont les possessions devinrent si étendues, qu'elles prirent le nom de Grande-Grèce, ceux des colonies d'Afrique, entretinrent constamment des relations avec la patrie de leurs ancêtres. Ils fréquentoient les jeux olympiques, rendez-vous général de tous les peuples d'origine grecque.

Cependant fort peu de ces colonies furent fondées avec le dessein d'aggrandir la domination de la mère-patrie. Souvent leurs chefs n'étoient rien de plus que des pirates.

Mais lorsqu'une loi de l'état ordonnoit la fondation d'une colonie, le but de cette mesure étoit de se délivrer d'un excès de population, eu égard à l'étendue du territoire, ou de se débarrasser d'hommes turbulens et factieux.

CHAPITRE VI.

Histoire d'Athènes, depuis l'abolition de la royauté jusqu'à la législation de Solon, et jusqu'aux premières relations publiques avec la Perse.

Après avoir changé le titre de son magistrat, Athènes fit à sa constitution un autre changement important. Alcméon étant mort, Charops fut nommé archonte, sous la condition de ne conserver cette dignité que pendant dix ans [1]. Six archontes lui succédèrent avec la même condi-

[1] L'an 753 avant J. C.

tion; mais ensuite les fonctions en furent rendues annuelles, et au lieu d'un seul magistrat on en nomma neuf à la fois [1].

Les neuf archontes n'étoient pas égaux en dignité, et n'exerçoient pas les mêmes fonctions. Un d'eux principalement représentoit la majesté de l'état; on distinguoit par son nom l'année où il avoit exercé sa magistrature. Le second avoit le titre d'archonte-roi; il étoit le chef de la religion. Le polémarque, ou chef militaire, étoit le troisième. Les six autres avoient le titre de thesmothètes: ils présidoient comme juges les cours ordinaires de justice, et formoient par leur réunion un tribunal qui avoit une juridiction particulière.

Les neuf assemblés formoient le conseil d'état. Presque toute l'ad-

[1] L'an 684 avant J. C.

ministration civile, militaire et judiciaire, leur appartenoit; mais le pouvoir législatif résidoit dans l'assemblée du peuple. Ces magistrats étoient ordinairement désignés par le sort, mais quelquefois le peuple les nommoit.

Il y avoit à Athènes quelques familles principales, qui conservoient de l'influence malgré les efforts de la démocratie. De ce nombre étoit celle des Alcméonides, qui se vantoit de descendre des archontes perpétuels et des rois de la branche de Nélée. Mégaclès, chef de cette famille, étoit archonte, lorsque Cylon, membre d'une autre famille très-puissante, aspira à l'autorité suprême.

Il avoit épousé la fille de Théagènes, tyran de Mégare, et avoit remporté la victoire des courses de chars aux jeux olympiques; circons-

tance réputée fort honorable par elle-même, et parce qu'on supposoit que le vainqueur avoit reçu une faveur particulière du dieu qui présidoit aux fêtes.

Cet homme, d'une ambition excessive, mais de peu de jugement, interpréta une réponse équivoque de l'oracle de Delphes, comme un encouragement à ses desseins. Des troupes que lui envoya son beau-père, le mirent en possession de la citadelle d'Athènes.

Mais il paroît qu'il avoit mal calculé ses moyens. Le peuple courut aux armes, et fit le siége de la citadelle. Cylon trouva son salut dans une prompte fuite. Ses adhérens pressés par la famine, quittèrent les armes et coururent au pied des autels. Ils sortirent de cet asile sous la promesse d'avoir leur grace, mais n'en furent pas moins condamnés

et exécutés. On regarda cette perfidie comme un outrage contre les dieux ; aussi les partisans de Cylon qui survivoient, en acquirent-ils une puissance encore plus formidable.

Athènes manquoit d'une administration régulière de la justice. Dracon fut chargé de lui donner des lois [1]. C'étoit un homme d'une morale austère et d'une justice inflexible; mais malheureusement son génie étoit au-dessous d'une pareille tâche.

Il paroît avoir laissé la constitution politique telle qu'il l'avoit trouvée, et ne s'être occupé que de la jurisprudence. Tous les crimes également, depuis les plus énormes jusqu'aux plus légères contraventions à ses lois, furent punis de mort ; il disoit que l'infraction à une loi positive étant une trahison contre la jurisprudence de l'état, méritoit

[1] L'an 623 avant J. C.

la peine capitale, et qu'il ne pouvoit punir davantage les crimes plus graves.

La sévérité d'un tel système le rendoit illusoire. Très-peu de gens vouloient se rendre accusateurs contre de légers délits, lorsque les conséquences pouvoient en être si graves; et l'humanité des juges leur faisant souvent fermer les yeux, il en résultoit que l'on ne punissoit que les crimes vraiment atroces. Les lois de Dracon, bien loin de rétablir l'ordre dans Athènes, ne firent souvent qu'aggraver le mal. Vers cette même époque, le peuple de Salamine s'étoit révolté contre l'autorité d'Athènes, et avoit contracté une alliance avec Mégare. Les Athéniens firent plusieurs tentatives pour recouvrer cette île, mais ce fut avec des pertes si considérables, que le peuple, malgré ses chefs, porta une

loi qui défendoit, sous peine de mort, à tout magistrat ou particulier, de proposer jamais une nouvelle attaque contre Salamine.

Solon, encore jeune, frémissoit, comme tous les autres Athéniens de son âge, contre une loi qui enchaînoit leur bravoure. Il s'avisa d'éluder la disposition pénale de la loi, tout en amenant le peuple aux fins qu'il se proposoit. En conséquence, il feignit d'avoir de fréquens accès de folie, et garda quelque temps sa maison. Il composa dans la retraite un poëme propre à exciter les passions de la multitude. Enfin, saisissant une occasion favorable, il accourt à une assemblée du peuple, monte sur la pierre qui servoit de tribune, en faisant tous les gestes d'un maniaque, et déclame intrépidement son poëme, où il exhorte à la conquête de Salamine.

Les amis de Solon, qui étoient dans la confidence, l'accueillent avec de vifs applaudissemens; le peuple se laisse entraîner par le même enthousiasme; la loi concernant Salamine est abrogée, et l'on décrète une nouvelle expédition contre cette île. Le parti auquel Solon s'étoit attaché, fut chargé de l'entreprise : on la conduisit avec prudence et succès. Mais l'esprit de faction ne s'apaisoit point; les partisans de Cylon continuoient de jeter les hauts cris contre le crime des adhérens de Mégaclès. Solon usa de son influence pour persuader aux accusés de se soumettre à un jugement en forme. On les condamna à l'exil; mais ce châtiment prononcé contre les vivans, ne paroissoit pas mettre la république à l'abri du ressentiment de la divinité offensée. On déterra les os de ceux qui étoient

morts, et on les transporta au-delà des montagnes.

Cependant les Mégariens avoient profité de ces troubles pour reprendre Salamine. Les Athéniens étoient fort superstitieux. On s'imaginoit voir des fantômes; on remarquoit des présages malheureux; les prêtres annonçoient hautement qu'il falloit des expiations pour apaiser le courroux du ciel.

Epiménides, philosophe crétois, passoit pour l'homme le plus versé dans la théologie de ce siècle. On l'invita à prendre la surintendance de la religion. Solon vivoit avec lui dans une grande intimité; ils concertèrent plusieurs améliorations dans le gouvernement et les lois.

Epiménides étoit celui qui dirigeoit tout ostensiblement; mais il ne fit guère des innovations qu'en matière de cérémonies religieuses.

Un de ses règlemens eut pour objet de mettre un frein aux excès et au tumulte qui avoient lieu dans les cérémonies funéraires.

Par degrés, la tranquillité intérieure fut rétablie dans Athènes. Epiménides se retira. Il refusa tous les honneurs, tous les présens que la république vota pour le récompenser de ses services; il accepta seulement une branche de l'olivier sacré qui croissoit dans la citadelle d'Athènes et qu'on regardoit comme la souche commune de tous ceux de son espèce, parce qu'on prétendoit qu'il étoit sorti de terre au commandement de Minerve.

Trois factions politiques ne tardèrent pas à déchirer encore une fois Athènes. L'une étoit le parti démocratique, formé par les propriétaires des montagnes, où les terres étoient extrêmement divisées,

Une autre, dont les riches propriétaires de la plaine étoient les chefs, vouloit que toute l'autorité fût concentrée dans les mains des gens riches. Une troisième, qui comprenoit les hommes modérés et les plus désintéressés, penchoit vers un mélange de l'oligarchie avec la démocratie. Les habitans de la côte formoient la principale force de ce parti.

Il y avoit encore parmi les peuples de l'Attique une autre division, dont les conséquences menaçoient d'être plus graves. C'étoit l'exaspération des pauvres contre les riches. A Athènes, un débiteur insolvable devenoit l'esclave de son créancier; non seulement lui, mais sa femme et ses enfans étoient réputés garans de la dette. Quelquefois un débiteur vendoit sa famille pour sauver sa personne.

Pour obvier à ces funestes dissensions, quelques hommes sages croyoient que le seul remède étoit d'établir la royauté, ou, suivant le langage du temps, la tyrannie. Dans ces conjonctures, le génie supérieur de Solon fixa l'attention de tous les partis. Ses amis le firent nommer archonte, avec le pouvoir de réformer les lois et la constitution de l'état.

Solon, de même que Lycurgue, eut, pour première pensée, de remédier aux maux occasionnés par l'inégalité des conditions; avec cette différence qu'il prévint l'abus des richesses sans en abolir l'usage.

Une telle entreprise étoit fort délicate. Le législateur persuada aux deux partis de faire le sacrifice de leurs droits, ce que l'on appela *seisachteïa*, ou Fête de la Délivrance. Les auteurs ne s'accordent pas sur

la nature de ce sacrifice. Peut-être, comme l'ont pensé quelques écrivains, Solon n'annula-t-il pas entièrement les dettes, mais se contenta d'ordonner la remise des intérêts où favorisa les débiteurs, en faisant des changemens dans la valeur des monnoies, et surtout en enlevant au créancier tout pouvoir sur les personnes de son débiteur et de sa famille.

Solon s'occupa ensuite de la constitution de la république. Sans doute des considérations particulières ne lui permirent pas d'anéantir les formes démocratiques. Il conserva donc à tout Athénien libre un droit égal de suffrage dans l'assemblée du peuple, qui continua d'exercer le souverain pouvoir dans toutes les fonctions législatives, exécutives et judiciaires ; source de mal si profonde, que toute la sagesse de Solon fut impuissante contre elle.

On peut considérer les lois de Solon comme la source de toute législation et de toute jurisprudence en Europe. Il est avéré qu'elles servirent de modèle aux lois romaines, qui ont formé celles de toutes les nations européennes, et sur lesquelles est basée la législation française.

Du temps de Solon, il n'existoit en Attique que vingt-un mille citoyens libres; dix mille soumis au paiement de la capitation, et qui n'exerçoient pas les droits de cité, parce qu'ils étoient, ou étrangers ou d'origine étrangère, affranchis ou descendans d'affranchis : on les comprenoit ensemble sous le nom de *Metoikoi* (habitans.)

Les esclaves de tout âge et de tout sexe ne se montoient pas à moins de quatre cent mille. Ce rapport des esclaves aux hommes libres est fait pour étonner dans une république

si jalouse de la liberté et qui en portoit l'amour jusqu'à la passion. Ce n'est pas qu'il soit difficile d'expliquer l'origine ou l'accroissement d'un si grand nombre d'esclaves; mais avec l'augmentation de la population, l'agriculture devient de plus en plus nécessaire à la subsistance, et l'état de servitude cesse d'exister.

Il résulte de-là que la démocratie n'étoit point parmi les Grecs un mode de gouvernement aussi absurde et impraticable qu'il l'eût été s'il n'y avoit point eu d'esclaves. Quoique dans les démocraties le suprême pouvoir résidât nominalement dans les mains du peuple, cependant ce qu'on appeloit peuple, la masse d'hommes libres exerçant exclusivement l'autorité, formoit à peine la dixième partie des habitans.

Le peuple se composoit donc en

général d'hommes qui avoient reçu quelque éducation, et qui jouissoient de plus d'aisance que ceux en qui des travaux corporels, constans et pénibles, détournent l'esprit de toute occupation libérale. L'esclavage, dans des états ainsi constitués, étoit d'une nécessité indispensable; c'est pour cela qu'Aristote tranche la question si disputée entre les philosophes, en disant que la servitude est naturelle parmi les hommes.

Solon changea la division du territoire de l'Attique; les tribus ou *Phylæ*, au nombre de quatre du temps de Cécrops, avoient été portées à dix, cinquante ans avant Solon. Les districts appelés *Demoi*, étoient au nombre de cent soixante-quatorze. Chaque tribu étoit présidée par un magistrat nommé Phylarque; chaque district, par un Démarque. Il

est remarquable que le titre de roi, *basileus*, étoit scrupuleusement réservé au grand-prêtre, c'est-à-dire, au pontife qui présidoit à toutes les cérémonies religieuses de l'Attique. Le pontife de chaque tribu s'appeloit, par cette raison, *Phylobasileus*, ou roi de la tribu. On les choisissoit toujours dans les familles nobles (les Eupatrides.)

Chaque enfant, destiné à jouir des priviléges des Athéniens, étoit inscrit sur les registres publics. On inscrivoit sur un second registre, au rang des *Epheboi*, les jeunes gens parvenus à l'âge de dix-huit ans; ils étoient dès-lors assujettis au service militaire dans le territoire de l'Attique. A vingt ans, où ils entroient dans l'âge viril, on les introduisoit à l'assemblée publique de leur district, et on les portoit sur un troisième registre.

Le législateur fit une nouvelle division du peuple, en quatre classes, déterminées d'après la fortune de ceux qui les composoient. Les magistrats étoient choisis dans les trois premières. Ceux de la quatrième classe n'avoient que le droit de voter dans les assemblées du peuple, mais ce droit suffisoit pour mettre tout le pouvoir dans les mains de ceux qui étoient les moins capables de l'exercer. Ils pouvoient, comme l'a prouvé l'événement, changer à leur gré la constitution.

Poursuivant le cours de ses réformes, Solon institua un nouveau conseil ou sénat, composé d'environ cent personnes choisies dans chacune des quatre tribus. Il espéroit que cette assemblée jouiroit d'une autorité que le collége des Archontes avoit été incapable de conserver. Ce sénat fut appelé par la suite le conseil des

Cinq-Cents, lorsque les tribus eurent été portées au nombre de dix; dont chacune fournissoit cinquante sénateurs.

Les membres étoient tous les ans tirés au sort parmi ceux des Athéniens qui réunissoient les conditions légales pour aspirer à cette dignité. Mais avant leur admission ils subissoient un examen rigoureux de toute leur conduite. Pour peu que leur réputation fût souillée de quelque tache, on les rejetoit.

Les représentans de chaque tribu avoient à tour de rôle, pendant trente-cinq jours, une dignité et des attributions particulières, avec le titre de *Prytanes*; c'est pourquoi le bâtiment où ils s'assembloient, fut nommé Prytanée.

Les Prytanes étoient chacun à leur tour, présidens du sénat, et ne restoient qu'un jour dans cette

fonction : ils avoient dans cet intervalle, la garde du sceau public, des clefs du trésor, et des clefs de la citadelle.

Le conseil des Cinq-Cents avoit en outre l'initiative pour la proposition des projets de loi, qui étoient ensuite débattus, adoptés ou rejetés dans l'assemblée du peuple.

Solon ne vouloit point qu'il fût permis au peuple de négliger ses devoirs; d'après ce principe, il porta une singulière, mais assurément une très-sage ordonnance, qui réputoit criminels d'état ceux qui ne prenoient point un parti quelconque dans les commotions publiques. Comme l'expérience de tous les temps prouve trop bien que ce sont les plus honnêtes gens qui, dans le moment du péril, sont disposés à se tenir tranquilles, Solon ne crut pas pouvoir mieux garantir

la durée de sa constitution, qu'en forçant le peuple entier à se mêler des affaires.

Quand on proposoit au peuple un *probouleuma*, ou projet de loi, on l'inscrivoit d'abord sur une table que l'on exposoit pendant plusieurs jours à la vue et à l'examen du public. A l'assemblée suivante, on en donnoit lecture. Le héraut crioit ensuite : « Quel est celui, parmi les « citoyens âgés de cinquante ans, « qui veut parler? »

Lorsqu'il ne se présentoit plus personne de cet âge à la tribune, le héraut crioit de nouveau : Tout Athénien non exclu par la loi peut parler.

Les circonstances qui privoient du droit de suffrage, étoient d'avoir abandonné ses drapeaux à une bataille, d'être redevable de grosses sommes à la république, ou d'avoir été convaincu d'un crime. Mais les

Prytanes avoient le droit d'interdire la parole à qui ils vouloient. Sans cela jamais aucune affaire n'eût été terminée.

Quand les débats étoient finis, le héraut annonçoit qu'on alloit juger à la pluralité des voix. Les suffrages se donnoient en levant la main; mais quelquefois, et particulièrement lorsqu'il s'agissoit de prononcer sur la mauvaise administration des magistrats, on votoit secrètement, en jetant des cailloux dans des urnes. Les Proèdres dépouilloient le scrutin, proclamoient le vœu de la majorité, et les Prytanes congédioient l'assemblée.

Solon espéra mettre un contrepoids suffisant contre les caprices et la turbulence de la multitude, en rétablissant la cour de l'aréopage. Les Athéniens faisoient, par vanité, remonter la création de cette

fameuse cour aux temps fabuleux; mais nous n'avons aucun document authentique sur son origine. Les institutions de Dracon avoient presque détruit son autorité, et l'avoient à-peu-près fait tomber en désuétude. Solon fit refleurir l'aréopage, améliora ses règlemens, et augmenta son pouvoir.

L'aréopage étoit composé de ceux qui avoient rempli avec distinction la dignité d'Archonte, et qui avoient passé avec succès le scrutin d'épreuve de leur conduite. Les aréopagites étoient nommés à vie; toutes les autres magistratures étoient annuelles.

Le pouvoir de cette cour étoit immense, on dit qu'elle fut la première qui eut à prononcer sur la vie ou la mort des hommes. Dans les anciens temps de la Grèce, comme plus tard dans l'Europe oc-

cidentale, les délits les plus graves n'étoient punis que d'une amende.

La plupart des crimes capitaux étoient de la compétence exclusive de l'aréopage. On n'appeloit pas au peuple de ses sentences. Si cependant l'assemblée du peuple jugeoit à propos d'intervenir, il n'y avoit point de puissance capable de résister à sa volonté despotique, mais la constitution autorisoit l'aréopage à suspendre les jugemens prononcés par le peuple lui-même, à annuler une sentence d'absolution, ou à donner la grace au condamné.

L'aréopage ordonnoit toutes les dépenses publiques. Il avoit le droit de censure, punissoit l'impiété, l'immoralité, et toute espèce de désordre; en un mot, il épioit la conduite des citoyens. Il avoit la surintendance de l'éducation de la jeunesse; il s'informoit si tous les jeunes gens étoient

élevés d'une manière conforme à leur rang et à leur fortune.

La paresse étoit un crime dans le code de Solon, et de la compétence de l'aréopage. Ce corps avoit droit d'examiner rigoureusement par quels moyens vivoit tout homme qui n'avoit pas de propriétés visibles ou d'occupation bien connue.

Lorsque l'aréopage instruisoit un procès, il tenoit sa séance la nuit et sans lumières. C'étoit, dit-on, de peur que ses membres ne se laissassent trop facilement prévenir pour ou contre certains accusés. Par la même raison, tout plaideur étoit obligé de se renfermer dans la simple narration du fait, ou dans les termes de la loi, sans ornement du discours, et sans chercher à influer sur le jugement, en excitant les passions des juges.

La constitution athénienne, pour

un état aussi petit, étoit fort compliquée. Outre l'assemblée générale et l'aréopage, il n'y avoit pas moins de dix cours de judicature à Athènes; quatre pour le criminel, six pour le civil. Solon voulut que les causes fussent décidées par un certain nombre d'hommes pris parmi le peuple, et présidés par les Archontes.

Mais comme les archontes étoient nommés par le sort, et souvent peu au fait d'une semblable fonction, ils avoient coutume de choisir deux assesseurs expérimentés.

Voici comment on nommoit les jurés. Une légère indemnité payée par le trésor public, encourageoit ceux qui avoient assez de loisir pour s'offrir eux-mêmes. Tout Athénien âgé de plus trente ans, et qui n'étoit point déchu de ses droits de cité, donnoit son nom aux archontes-thesmothètes. Ceux-ci tiroient au

sort les jurés qui devoient composer les différentes cours.

Afin d'épargner aux habitans de la campagne les inconvénions d'aller à Athènes demander justice pour les affaires de peu d'importance, des juges ambulans, au nombre de quarante, parcouroient sans cesse les districts, avec pouvoir de connoître des légers délits et des contestations au-dessous d'une certaine somme.

Dans les républiques de la Grèce, tout homme libre étoit soumis au service militaire. La multitude des esclaves rendoit praticable et nécessaire ce qui, dans des pays autrement organisés, eût présenté les plus grandes difficultés. Tout Athénien, à l'âge de dix-huit ans, étoit enrôlé dans la milice. Pendant les deux premières années, il ne pouvoit servir hors du territoire de l'At-

tique. La garde d'Athènes étoit principalement confiée à des jeunes gens au-dessous de vingt ans. Depuis cet âge jusqu'à celui de quarante, ils étoient tenus de marcher partout où l'exigeoit l'intérêt de la république.

Le rang et la fortune ne conféroient pas d'autre distinction que le privilége de servir à cheval. C'étoit en même temps une charge, car tout Athénien d'une certaine aisance étoit obligé de fournir et d'entretenir un cheval pour le service public.

Les Grecs faisoient une grande distinction entre les *hoplites*, ou fantassins armés pesamment, et les *psiloi*, ou fantassins armés à la légère. Les premiers portoient, comme les héros d'Homère, une armure complète, un large bouclier, et une longue lance. Les *psiloi*, au contraire, avoient une armure défensive très-incomplète; ils se servoient

d'armes missiles, et ne portoient point de bouclier.

Les citoyens libres étoient seuls admis à servir dans les *hoplites*; les *psiloi* étoient presque entièrement formés d'esclaves. On estimoit si peu ceux-ci, que dans le dénombrement des armées grecques on parloit seulement des soldats pesamment armés, quoique l'infanterie légère fût au moins égale en nombre.

Solon jouissoit d'une telle considération parmi ses compatriotes, que tant qu'il resta dans Athènes, personne ne pouvoit se promettre de le supplanter. Mais dans tout gouvernement il faut des chefs; dans les gouvernemens populaires, il y aura toujours des partis. Si les honnêtes gens manquent de talens ou d'énergie pour se montrer, les hommes vicieux ne resteront pas en arrière. Solon étant parti d'Athènes,

après avoir fait jurer solennellement qu'on ne changeroit rien à ses lois pendant dix ans, les trois factions des montagnards, des habitans des plaines et de ceux de la côte, commencèrent à renouer des intrigues.

Le législateur étant de retour après dix années de voyage, trouva la république déchirée par ces trois partis. Déjà avancé en âge, il n'avoit pas la force nécessaire pour tenir le timon du gouvernement dans des circonstances aussi orageuses.

Enfin, Pisistrate, chef du parti populaire, employa une ruse pour se mettre à la tête de la république. Après s'être fait à lui-même et à ses mulets des blessures assez graves, il fit renverser son char sur l'*agora*, ou place publique, et prétendit que, comme il alloit à la campagne, des assassins l'avoient attaqué.

Il prononça devant le peuple, car il étoit fort habile orateur, un discours où il disoit que c'étoit comme ami du peuple qu'on l'avoit attaqué; qu'il n'étoit plus possible pour lui de vivre en sûreté dans l'Attique, à moins que ses citoyens ne le prissent sous leur protection.

Aussitôt Ariston, un de ses partisans, proposa de donner à l'ami du peuple, au martyr de sa cause, une garde de cinquante soldats pour la sûreté de sa personne. Le décret passa sur-le-champ, malgré l'opposition de Solon.

Il est des auteurs qui prétendent qu'on attenta réellement à la vie de Pisistrate. Quoi qu'il en soit, cet événement augmenta sa popularité et le zèle de son parti.

Pisistrate, à l'aide de sa garde, s'empara de la citadelle; ceux qui s'étoient opposés à ses desseins, fu-

rent les uns exilés, les autres forcés de se soumettre. Depuis ce temps, on le nomma le tyran d'Athènes [1].

Il ne changea cependant rien à la constitution d'Athènes. C'étoit sous tous les rapports un homme fait pour régner. On assure que Solon lui-même disoit de lui : Guérissez-le seulement de son ambition et de son amour insatiable du pouvoir, il n'y a pas d'homme plus naturellement disposé à toutes les vertus, ni de meilleur citoyen.

Solon parloit d'ailleurs très-librement sur l'administration de Pisistrate, mais celui-ci le traita toujours avec le plus grand respect. Diogène de Laerce prétend au contraire que Solon, après avoir long-

1 Le mot de tyran, chez les Grecs, avoit une autre acception que dans nos langues modernes. Il désignoit le citoyen d'une république, qui, par des moyens quelconques, étoit parvenu au souverain pouvoir.

temps bravé la vengeance du tyran, et voyant qu'il ne pouvoit déterminer ses compatriotes à le chasser, quitta Athènes et n'y retourna plus. Il donne même une prétendue correspondance entre Solon et Pisistrate ; mais Plutarque regarde ces lettres comme controuvées. Quand même elles seroient vraies, elles ne feroient que confirmer le sentiment unanime de l'antiquité sur l'excellence du caractère de Pisistrate, et sur sa conduite irréprochable dans l'administration des affaires.

Plutarque rapporte que Solon mourut octogénaire, deux années après l'élévation de Pisistrate. L'usurpateur, ne tarda pas à être renversé. Deux chefs rivaux, Mégaclès et Lycurgue, réunirent leurs forces pour l'expulser : mais les deux partis ne furent pas long-temps d'accord. Mégaclès fit proposer un

accommodement à Pisistrate, et pour preuve de sa sincérité lui offrit sa fille en mariage.

Le chef banni, accepta les conditions, mais il falloit encore obtenir l'agrément de la majorité du peuple. La manière dont Hérodote nous assure que s'y prit Pisistrate, est une des choses les plus étranges de l'histoire. Cependant cet historien vivoit à une époque si rapprochée, ces circonstances sont si peu flatteuses pour qui que ce soit, et par leur nature ont dû avoir une telle publicité, qu'en supposant que l'esprit de parti les ait dénaturées, on ne peut les croire tout-à-fait sans fondement.

Il y avoit dans le district de Péanie une femme nommée Phya, d'une basse extraction, et bouquetière de son état; elle étoit grande, bien faite et jolie. Les partisans de Pisistrate la revêtirent d'une armure

complète et élégante, ils la placèrent sur un char magnifique, et l'amenèrent dans la ville, tandis que des hérauts crioient : « Athéniens, re-« cevez bien Pisistrate ; Minerve, « qui l'honore par-dessus tous les « hommes, le conduit elle-même « dans votre citadelle. »

Le peuple, ajoute l'historien, prit cette femme pour la déesse, se prosterna devant elle, et accueillit avec des transports de joie Pisistrate, qui recouvra ainsi l'autorité.

On ne sait pas s'il faut ajouter plus de foi à ce que rapporte Hérodote d'une seconde disgrace de Pisistrate, occasionnée par une querelle domestique. Ce qui paroît certain, c'est que Pisistrate se retira à Erétrie dans l'Eubée, et laissa les Alcméonides (les partisans de Mégaclès) maîtres d'Athènes.

Mais dans son bannissement

même, Pisistrate jouissoit d'une grande considération, il recevoit des présens considérables des états avec lesquels il avoit eu des relations pendant son administration d'Athènes.

Il cultiva ces liaisons, et réunit enfin des forces avec lesquelles, à la onzième année de son bannissement, il retourna dans l'Attique, et défit les Alcméonides en bataille rangée. Pisistrate, doué d'une présence d'esprit égale à son humanité, arrêta le carnage, envoya quelques cavaliers après les fugitifs, et promit une amnistie entière pour ceux qui retourneroient paisibles dans leurs foyers. La clémence bien connue de Pisistrate leur fit ajouter foi à cette promesse. Les chefs Alcméonides prirent seuls la fuite, et le vainqueur rentra dans Athènes sans autre opposition.

Affermi encore une fois dans sa puissance, il prit quelques mesures contre ceux des Alcméonides qui n'avoient point quitté le pays. Cependant il ne sévit point contre leurs personnes, mais il prit leurs enfans comme otages, et les envoya s'établir dans l'île de Naxos, après l'avoir soumise. Il en confia le gouvernement à Lygdamis, Naxien d'origine, l'un de ceux qui lui avoient été les plus utiles pour opérer cette révolution.

Pisistrate fonda aussi une colonie à Sigée, sur l'Hellespont, qu'il fut obligé de disputer, les armes à la main, aux Mytiléniens de Lesbos. Ce fut dans cette guerre que le poëte Alcée, l'un des principaux citoyens, et chef d'une faction à Mytilène, eut la honte de quitter ses armes, pour s'enfuir plus vîte. Les Athéniens ayant trouvé ses dépouilles,

les suspendirent comme trophée au temple de Minerve à Sigée.

Pisistrate se rendit recommandable par son amour pour les sciences et les beaux-arts. On dit qu'il fonda la première bibliothéque connue dans le monde. Cicéron lui attribue la gloire d'avoir fait la premiére collection complète des poésies d'Homère. Il enrichit Athènes de bâtimens magnifiques, et construisit le premier jardin public. Il continua de diriger les affaires, avec l'estime générale, et mourut paisiblement dans un âge avancé.

Après sa mort, son autorité passa à des fils dignes d'un tel père ; mais ils observèrent si rigoureusement les formes constitutionnelles, que par la suite, lorsqu'il devint populaire à Athènes de traiter Pisistrate et ses successeurs de tyrans, il ne se trouva point d'actes

publics pour constater qui avoit été son successeur. Hérodote qui doit avoir connu des contemporains de Pisistrate, parle d'Hippias et d'Hipparque fils de Pisistrate, sans annoncer quel étoit l'aîné ou celui des deux qui occupoit un rang supérieur à l'autre. Thucydide écrivain exact, et qui vivoit seulement quelques années après Hérodote, dit que, selon la commune renommée, Hipparque avoit immédiatement succédé à son père; mais qu'Hippias avoit été l'aîné; bientôt après, Platon contredit Thucydide, en donnant cette qualité à Hipparque.

Quoiqu'il en soit, ces deux frères eurent certainement ensemble la principale influence dans l'administration.

Hipparque avoit tant de vertus et de talens, que Platon compare son gouvernement à un autre âge d'or.

Il étoit le protecteur des sciences et des savans. Platon lui attribue la gloire que Cicéron donne à son père, d'avoir recueilli les œuvres d'Homère. Du moins Hipparque rendit ces poésies plus familières aux Athéniens, en en faisant déclamer des morceaux à la fête des Panathénées.

Il fixa à Athènes, par ses largesses, les poëtes Anacréon de Samos, et Simonide de Céos. Dans ce temps, où les livres étoient rares et les copies peu multipliées, il fit élever dans les rues et sur les grands chemins, des hermès ou bustes de marbre de Mercure, sur la base desquels étoient gravées des sentences morales.

Hippias travailloit de son côté au bonheur des peuples. Il améliora les revenus publics, et fit refondre les monnoies. Il convertit en argent

plusieurs corvées onéreuses, qu'on étoit auparavant obligé de fournir en nature. Les plans d'embellissement de la ville, commencés par son père, furent achevés par lui. Enfin, sous les Pisistratides, le bon goût fit des progrès remarquables. L'état tranquille au-dedans, fit au-dehors la guerre avec avantage.

Les circonstances qui occasionnèrent la mort d'Hipparque, et par suite l'expulsion de sa famille, et beaucoup d'autres événemens importans, sont enveloppés d'un mystère inexplicable. Thucydide, Platon et d'autres écrivains les racontent chacun à sa manière. Ils s'accordent cependant à dire que ce fut une querelle particulière, et non un motif politique qui porta Aristogiton et Harmodius, deux Athéniens de la moyenne classe, à conspirer la mort d'Hippias et d'Hipparque [1].

[1] L'an 514 avant J. C.

la mort de son frère sur plusieurs citoyens; ses excès le firent détester; alors il jugea nécessaire de chercher un appui parmi les puissances étrangères. Il maria sa fille unique à AEantides, fils d'Hippoclès, tyran de Lampsaque, qui étoit en relation avec la cour de Pase.

Les Alcméonides bannis par Pisistrate, étoient riches et nombreux. Ils s'étoient établis à Lipsydre, au-dessous de la Péonie, et s'y étoient fortifiés. Ils épioient les occasions favorables de revenir à Athènes.

Il arriva que le temple de Delphes fut brûlé; les Amphictyons étoient par conséquent obligés de le faire reconstruire. Les Alcméonides offrirent pour cela une certaine somme. Ils passèrent un contrat, s'obligeant à suivre un plan donné, et à bâtir le tout en pierres de tuf.

Les Alcméonides profitèrent de

cette circonstance pour constituer toute la Grèce, en quelque sorte, leur débitrice, et pour rendre favorable à leur cause la divinité du lieu, en surpassant leurs engagemens par la magnificence de l'exécution, et particulièrement en bâtissant toute la façade du temple avec du marbre de Paros.

Cette entreprise leur procuroit d'ailleurs un avantage encore plus important. Ils mettoient ainsi l'oracle dans leurs intérêts. Aussi toutes les fois que Lacédémone envoyoit consulter le Dieu, il terminoit toujours ses réponses en exhortant les Lacédémoniens à rendre la liberté à Athènes.

Un pareil artifice eut à la fin l'effet désiré. Quoique les Spartiates eussent une alliance particulière avec les Pisistratides, cimentée par les liens sacrés de l'hospitalité, ils

résolurent d'entreprendre une expédition contre l'Attique.

Une armée peu nombreuse fut d'abord envoyée sous les ordres d'Anchimolius. Elle fut défaite, et le général y perdit la vie.

Mais le parti des Alcméonides gagnoit alors une nouvelle force. Les cruautés d'Hippias leur faisoient tous les jours de nouveaux amis. Les Lacédémoniens étoient impatiens de venger l'affront qu'ils avoient reçu. Cléomènes, roi de Sparte, guida une armée plus forte en Attique; il se joignit aux Alcméonides, et leurs forces se trouvèrent tellement supérieures à celles d'Hippias, qu'ils mirent le siége devant la ville.

Cependant ils auroient eu bien de la peine à s'en rendre maîtres, si le hasard ne les eût favorisés. Hippias et ses principaux partisans, craignant que le peuple ne se soulevât contre eux, firent rassembler

tous les enfans, et les envoyèrent dans une place forte, sous prétexte de les mettre en lieu de sûreté. Ces enfans tombèrent entre les mains de l'ennemi. Leurs pères, incapables de les sauver autrement, consentirent à livrer Athènes et tout son territoire dans l'espace de cinq jours. Hippias se retira à Sigée, sur l'Hellespont, où commandoit Hégésistrate, son frère naturel.

Les Lacédémoniens étoient, à cette époque, la première nation de la Grèce. Assujétis par leurs lois singulières à une pauvreté monacale, leur ambition ne connoissoit point de bornes. Maîtres de la Messénie, alliés depuis longues années avec Corinthe, étant toujours les chefs de chaque ligue qui se formoit, ils commandoient en quelque sorte au Péloponnèse, et ne négligeoient aucun moyen d'étendre leur pouvoir.

Toutes les fois que les états de la

Grèce étoient en guerre, ou troublés par une sédition intestine, les Lacédémoniens étoient prêts à se proposer pour médiateurs. Ils s'acquittoient généralement assez bien de cette commission, et avec une grande apparence de modération ; mais c'étoit toujours dans la vue d'étendre l'autorité, ou du moins l'influence de leur république.

Leur politique étoit surtout de favoriser l'aristocratie ou l'oligarchie ; c'est ce qu'ils se proposoient de faire contre Athènes. Dans la dernière révolution, Clisthènes, fils de Mégaclès, étoit devenu le premier personnage de la république, mais il n'avoit point la capacité nécessaire pour diriger une démocratie turbulente. Isagore et la plupart des principaux Athéniens formèrent un parti contre lui.

La ressource de Clisthènes étoit

de se concilier la faveur du bas-peuple ; en conséquence, il proposa et fit adopter divers changemens dans la constitution. Il fit une nouvelle division du territoire et du peuple de l'Attique. Il porta les tribus de quatre à dix, ce qui augmenta l'influence du peuple.

Il jouissoit du même pouvoir que Pisistrate, mais n'avoit pas la même modération.

Isagore et ses partisans eurent recours à Lacédémone. Cléomène, d'un caractère violent, mais doué de talens supérieurs, prit parti pour Isagore ; il envoya un héraut à Athènes, et dicta impérieusement un décret de bannissement contre Clisthènes et les autres Alcméonides, en ressuscitant le vieux prétexte que leurs pères leur avoient transmis la tache de l'assassinat sacrilége des partisans de Cylon.

Clisthènes se soumit au décret. Cléomènes profita de cette docilité pour faire à la constitution athénienne les changemens qui convenoient le mieux aux intérêts de Sparte. Il se rendit à Athènes, avec des forces assez peu nombreuses, et bannit à-la-fois sept cents familles. Telle étoit à cette époque la liberté athénienne.

Cléomènes voulut dissoudre les Cinq-Cents, et établir un nouveau conseil de Trois-Cents; mais les Cinq-Cents refusèrent de se soumettre, et excitèrent le peuple à prendre les armes. Cléomènes et Isagore s'étant refugiés dans la citadelle, y furent assiégés. Ils se rendirent le troisième jour, sous la condition que les Lacédémoniens pourroient se retirer sains et saufs. Isagore se sauva avec eux; mais plusieurs Athéniens de son parti furent

exécutés. Clisthènes et les familles exilées revinrent aussitôt.

Ceux qui dirigeoient les affaires d'Athènes redoutoient extrêmement les conséquences d'une telle rupture avec Lacédémone. Ne sachant où trouver dans la Grèce des alliés capables de les soutenir, ils envoyèrent des ambassadeurs à Sardes, pour négocier avec Artaphernes, satrape de Perse.

Jusques-là il n'y avoit presque point eu de communication entre les pays dépendans du vaste empire de Perse et les Grecs d'Europe. Le Satrape reçut les députés d'une petite république, dont à peine il avoit entendu parler, avec la hauteur que l'on devoit attendre. Cependant il répondit en peu de mots que s'ils vouloient donner l'eau et la terre au roi Darius (cérémonie ordinaire parmi les Perses pour se reconnoître

tributaire), il leur accorderoit son alliance; qu'autrement ils pourroient partir.

Les ambassadeurs ayant seulement égard au danger immédiat de leur pays, consentirent à ces humiliantes conditions. Telle fut la première relation publique entre la Grèce et la Perse.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES MATIÈRES.

PRÉFACE. . . . . Pag. 5
Histoire de la Grèce.
CHAP. Ier. *De la Grèce depuis les traditions les plus anciennes, jusqu'à la guerre de Troie.* 19
CHAP. II. *De l'état ancien de l'Asie mineure et de la guerre de Troie.* 81
CHAP. III. *De la Grèce depuis la guerre de Troie, jusqu'au retour des Héraclides.* . . . 95
CHAP. IV. *Histoire des Provinces méridionales depuis le retour des Héraclides jusqu'à l'entière conquête de la Messénie par les Lacédémoniens.* 104

CHAP. V. *Notice sur les Provinces septentrionales et sur les premières colonies grecques. — Histoire d'Athènes jusqu'à l'abolition de la royauté.* . . . 169

CHAP. VI. *Histoire d'Athènes depuis l'abolition de la royauté jusqu'à la législation de Solon, et jusqu'aux premières relations publiques avec la Perse.* . 187

A01 14Z 6119